

*«Ceux qui nous font languir nous assassinent»
DIOME Fatou*

Lucile Cornet-Richard

Patient :
un corps en attente
les non-lieux de la patience

-Mémoire suivi par Pauline MARCHETTI-

2019

Sommaire

«L'hôpital – bien que réel – perd dans la fiction ses contours et ses limites pour prendre les dimensions de la société et de la vie, le récit devenant dès lors une fable universelle sur l'enfermement et la résistance»
BOUANANI Ahmed - L'hôpital : Récit en noir et blanc

avant-propos

8 minutes

introduction

10 minutes

l'hôpital dans la ville

44 minutes

dans un hall

54 minutes

les patients

66 minutes

dans une salle d'attente

70 minutes

dans un couloir

88 minutes

dans un cabinet

106 minutes

dans une chambre

116 minutes

conclusion

128 minutes

bibliographie

130 minutes

annexe

132 minutes

*Mon intérêt pour l'hôpital n'est pas qu'intellectuel, il est aussi politique. Au-delà des déclarations de bonnes intentions, qu'en est-il de la solidarité et du service public ? Y a-t-il un progrès au-delà des évidentes prouesses techniques, dont celles dont j'ai pu bénéficier ? La crise de l'hôpital n'est-elle pas l'un des signes d'une crise profonde de la société ? **

J'ajouterais aux propos de Jean de Kervasdoué, un intérêt pour les mots.

J'ai abordé ce sujet avec un intérêt pour le champ lexical, pour la linguistique, pour l'étymologie.

J'ai abordé ce sujet d'abord par le patient.

J'ai cherché à comprendre comment de patient j'ai dérivé vers patien-ce.

Puis de mots en maux, j'ai bifurqué vers les espaces qui accueillent ces patients, et qui dès lors, deviennent des espaces de patience dans l'hôpital, aujourd'hui.

J'ai moi-même été opérée plusieurs fois petite,

J'ai vu mes parents attendre, j'ai attendu,

Ensuite, plus tard, ma maman a été malade,

Elle a attendu, nous avons attendu.

Entre objectivité et subjectivité, j'ai ici voulu dresser un état des lieux de l'hôpital aujourd'hui, et de son rapport aux malades, aux patients et à leur famille.

Alors que le parcours du patient est constitué dirais-je environ de 90% d'attente, je souhaite, en traitant de cette temporalité et de ces effets, dénoncer une situation qui reflète, en substance, l'état des relations entre architecture et société.

Je propose de *voir* les sentiments liés à l'attente et, par conséquent, les espaces correspondants. Je tente ici d'ancre et de lier l'aspect physique du lieu à sa charge émotionnelle.

Et si je dois écrire en tant que future architecte, j'écrirai, je décrirai ces lieux, qui contiennent, supportent et entourent nos émotions.

*DE KERVASDOUE, Jean, *L'hôpital vu du lit*, 2004

**CANTAL - DUPART, Michel, *Un hôpital urbain, idéalement implanté dans la ville*, 2012

C'est un moyen d'inscrire le sens et le rôle que je m'attribue. Une manière peut être de définir et d'envisager la pratique.

J'écris sur le temps dans l'architecture, les minutes dans les pièces, la société des secondes et les formes prêtées aux émotions.

Face à une société stressée, l'hôpital est tout aussi surmené.

Je prends comme lieu d'observation, comme fenêtre d'analyse les quelques lieux où le corps s'arrête, et attend. Le hall, la salle d'attente, le couloir, le cabinet, la chambre. Ces lieux forment mes chapitres.

Dans chacun, je tente d'écrire et de décrire, d'énoncer et dénoncer la négligence dont on fait preuve envers ces espaces.

*Ange Guépin est médecin à Nantes. Lors de ses visites de ville, il note l'état du logement du malade. Avec son collègue Eugène Bonamy, il écrit en 1834 une Histoire de Nantes, essai descriptif de la ville. Il intègre une étude rue par rue dans laquelle il compare les taux de mortalité et en déduit que les quartiers les plus pauvres ont un taux plus élevé que les quartiers riches. Cette évidence est alors révolutionnaire. Son ouvrage est contesté par les autorités académiques, c'est un des premiers traités de santé publique.***

Je me suis baladée de salle d'attente en salle d'attente, d'hôpitaux en hôpitaux, et de récits en expériences, et j'en ai fait la base de ma recherche.

Mémoire sur l'hôpital - à la manière de Tiago Rodrigues-

Le mémoire est écrit par des étudiants, habitant des écoles. Une école est une maison de savoir.

Un hôpital est un autre type de maison. Dans cette maison, on est diagnostiqué, c'est à dire qu'un médecin trouve une maladie qui nous est inconnue dans ou sur notre corps, puis nous soigne. Etre soigné correspond à la réparation d'un objet en panne ou cassé. A l'hôpital, deux status inégaux se distinguent, parce que les uns sont immobiles horizontaux et en demande de soin, parce que les autres sont mobiles en vertical et détiennent les «solutions» médicales. Bourdieu raconte parfaitement cet «effet du lieu» :

Du fait que l'espace social se trouve inscrit à la fois dans les structures spatiales et dans les structures mentales qui sont pour une part le produit de ces structures, l'espace est l'un des lieux où le pouvoir s'affirme et s'exerce et sans doute sous la forme la plus subtile, celle de la violence symbolique comme violence inaperçue.

Alors que l'hôpital est lieu de soin dans la plupart des esprits, il peut symboliquement ou parfois physiquement devenir violent et dangereux pour le malade accueilli. Ce malade nommé patient est une personne qui attend beaucoup, et pour ne pas mourir (d'ennui) il a développé au fur et à mesure, la patience. La patience est une philosophie positive, adoptée par ceux qui en ont le plus besoin, ceux qui attendent le plus.

La maison-école et la maison-hôpital sont implantées sur une grande rue en pente, qui s'appelle la société. Le principe de pouvoir est le même que dans ces petites maisons. Ceux qui ont, ceux qui ont moins et ceux qui n'ont pas. Les dominants, les dominés. Le temps, l'argent, le travail, les vacances, les maisons, la santé, la culture. Ce que certains n'ont pas devient alors pour d'autres une richesse. La richesse est une collection de beaucoup de choses de même nature, tout ça devient bientôt lourd et imposant. La richesse s'accompagne donc souvent d'un pouvoir d'écrasement. Par exemple, ma tante écrase souvent son chat, car son corps est très riche en graisse, elle ne voit donc plus son chat.

Cette grande rue en pente, appelée «société» est surplombée d'un petit carré noir, comme un pupitre. Un pupitre est un support utilisé par le chef d'orchestre pour diriger ses musiciens. Le chef d'orchestre est debout sur un marchepied et les musiciens, jouant, sont assis en contrebas.

Aujourd'hui, une épidémie s'abat sur la grande rue, la maladie des yeux, une bonne myopie du haut de la pente, pour regarder plus bas, et assez généralement une gêne optique à regarder l'autre. L'autre est celui qui est hors de soi, donc tout proche ou très loin (parfois l'autre côté de la rue compte déjà pour loin). Maurice Merleau-Ponty rappelle «On ne voit que ce que l'on regarde», à priori cette phrase est rentrée dans l'oreille gauche et sortie par la droite.

Dans «Sidérer, considérer», Marielle Macé répète «On peut tenir la considération, cette perception qui est aussi un soin, ce regard qui est aussi un égard, pour une vertu de poète». J'ai trouvé là le second but de mon mémoire, pas de devenir poète, mais de

considérer.



LA VAGUE D'ACCÉLÉRATION EMPORTE
LES VALEURS, LA RÉFLEXION,
L'IDENTITÉ ET ENGAGE AINSI
LA DISSOLUTION DE LA
DÉMOCRATIE.

HARTMUT
ROSA



"MON INTÉRÊT POUR L'HÔPITAL
N'EST PAS QU'INTELLECTUEL,
IL EST AUSSI POLITIQUE. AU DELÀ DES
DÉCLARATIONS DE BONNES INTENTIONS,
QU'EN EST-IL DE LA SOLIDARITÉ ET DU
SERVICE PUBLIC ? LA CRISE DE L'HÔPITAL
N'EST-ELLE PAS L'UN DES SIGNES D'UNE
CRISE PLUS PROFONDE DE LA SOCIÉTÉ ?"

JEAN DE
KERVASDOUÉ

13 minutes

"LA PATIENCE EST LE
SORT DES FAIBLES."

JACQUES
ATTALI







1

- 1 / GERVEX Henri - Avant l'opération
- 2 / ANONYME (15eme siècle)
- 3 / ERASISTRATE Guillemot - La maladie d'Antiochus

MORT BLANCHE

2

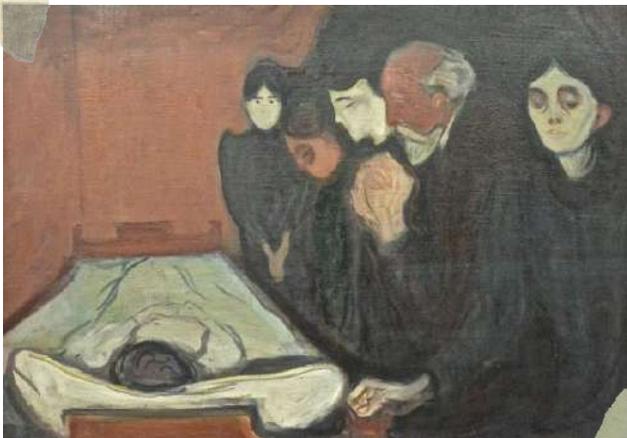


3



1

- 1 / VUILLARD - Au lit
2 / MUNCH - Au chevet de la mort
3 / REMBRANDT - La Leçon d'anatomie
du docteur Tulp



2





1

10 heures 30

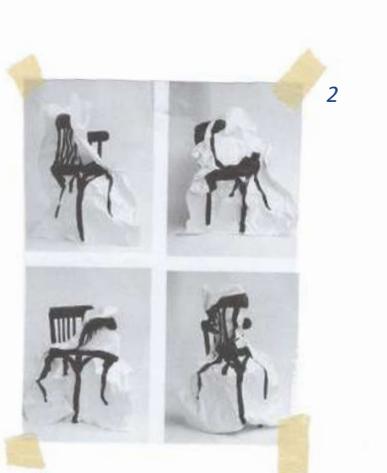
10 heures 30 rien.

11 heures

11 heures 30

A 19 heures, toujours rien.

ATTENTE INTERMINABLE



2



3

de longs moments d'abandon.

4



- 1 / ROCKWELL Norman- *The Waiting Room*
- 2 / SOUSSAN Philippe
- 3 / HOPKINS Christian
- 4 / HARRIS Naomi - HALL Haddon (1999-2001) -
«Marie and Sonja by the Pool, 2001»

pas de sign
signe de vie



minutes de retard

1

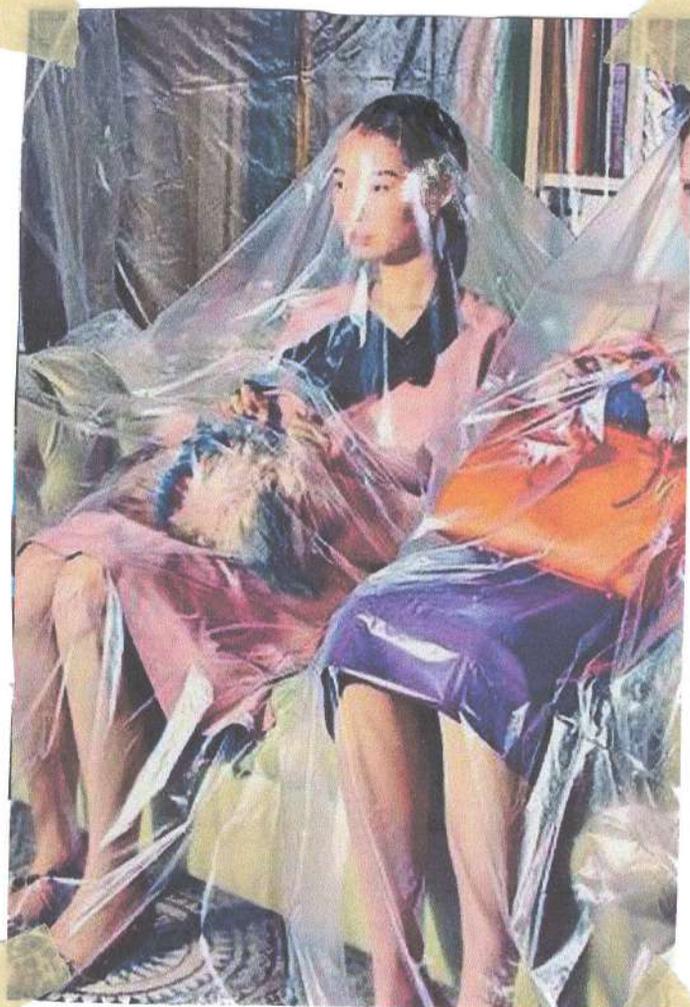


de vie,
L'hôpital



une glissade silencieuse et douce. 2

- 1 / *HOWLIN*, Jan Cactus Chair Maquette
- 2 / *LOBBY*, Hotel Edward Hopper, 1943
- 3 / *CATTELAN* Maurizio et *FERRARI* Pierpaolo



3

Une heure après



1

LE POIDS DE L'ATTENTE

1 / SALCEDO Doris Installation view, , Museum of Contemporary Art Chicago
2 / OLIVIER Karyn 2005



2



chaque minute 1

provoquent le sommeil



pendant deux heures

depuis quarante cinq minutes 2

1 / *DEPARDON Raymond, San Clemente*

2 / *SALCEDO Doris 1600 chairs (2003)*

3 / *BETBEDER Sébastien- 2 automnes 3 hivers*

3



3

L'HOPITAL BLANC

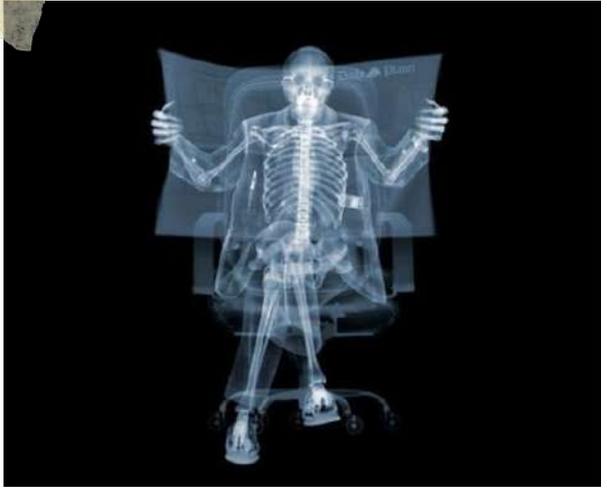
11
Blanc
(sortie du corps n°1)

3

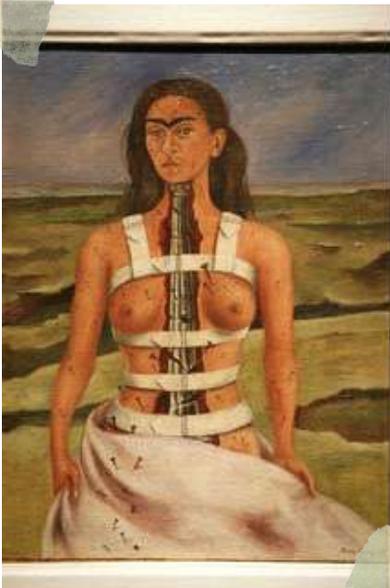


**De la nuit à la neige
Du lit, au lait,
Il glisse vers une matière froide
qui recouvre ses pensées
et floute la réalité
Vu du lit, le monde paraît bien loin**

1



2



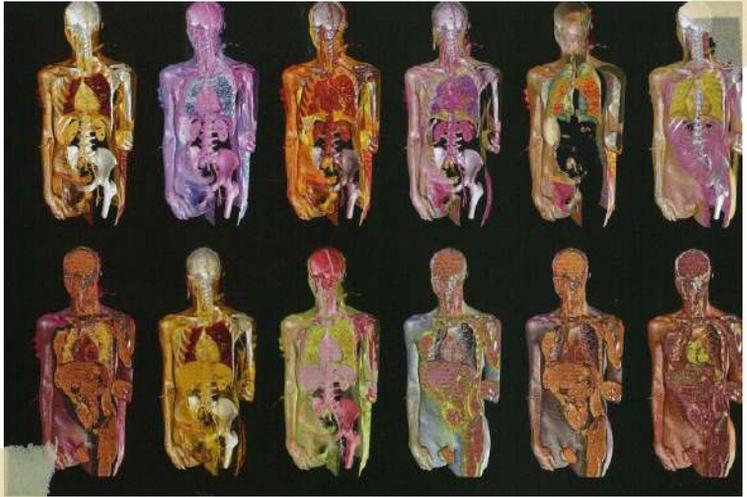
CORPS EN TRANSPARENCE

1 / VEASEY Nick

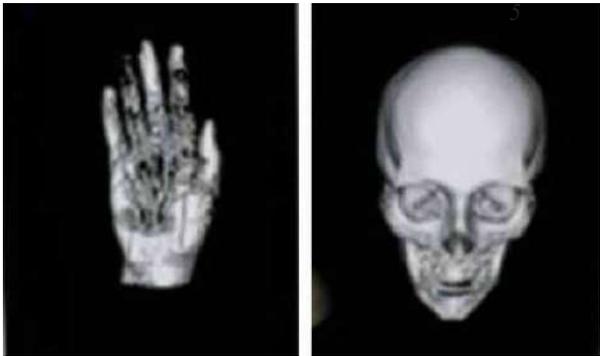
2 / KAHLO Frida

3 / von GOMBERGH Rodolphe

4 / HOUELLEBECQ Michel



3



4



1



2



3



4

CORPS À VUE

- 1 / KHURANA Sonia, Bird
- 2 / VARDA Agnès, Lion's love
- 3 / VARDA Agnès, Cinq rêveurs sur un piquet
- 4 / ABIDIN Adel, Ping pong
- 5 / ABRAMOVIC Marina, A living door

5





2

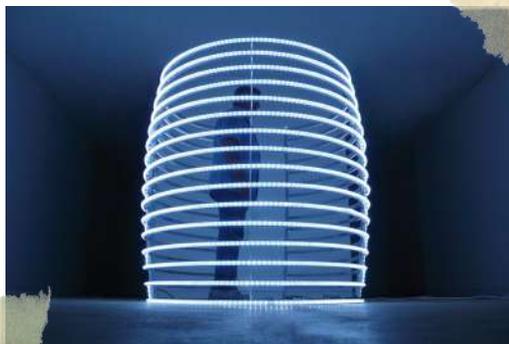
ENFERMEMENT

1 / SUSPLUGAS Jeanne, light house

2 / KIEFER Anselm, Asche für Paul Celan

3 / POINCHEVAL Abraham , Voyage au coeur de la pierre

4 / LUCAS Cristina , Alice



1



3

4





1

2



3

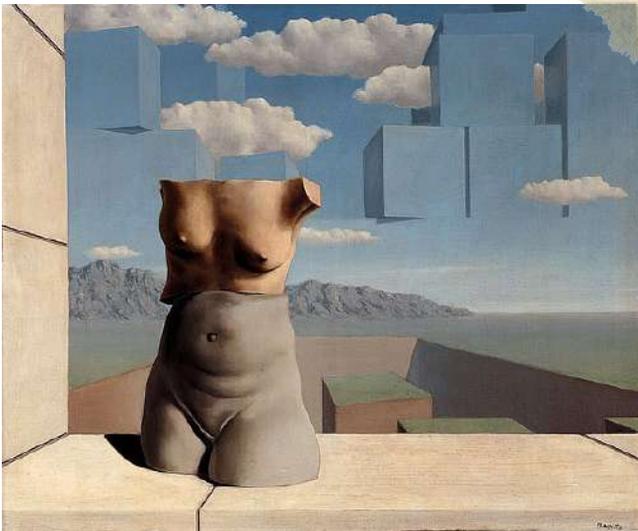


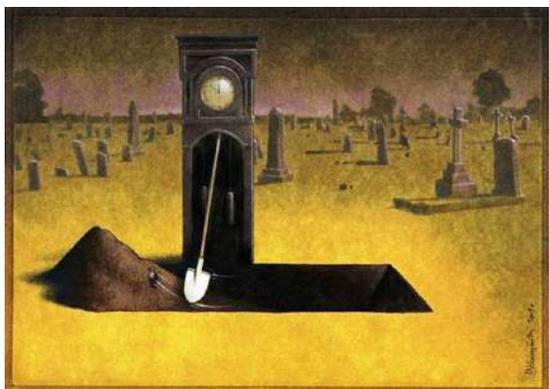
4

CORPS EN VRAC

- 1 / HONGBO Li
- 2 / PICASSO - Deux femmes sur la plage
- 3 / BACON - Three figures in a room
- 4 / MAGRITTE René - Entr'acte
- 5 / MAGRITTE René - Les marches de l'été

5





1

TEMPS MORTEL





Parler du temps c'est difficile, il y a le temps que nous éprouvons suivant qu'on est bien qu'on est mal on a peur on attend quelqu'un ou on s'amuse beaucoup.

Voilà c'est ce que j'appellerai du temps subjectif.

*Et puis il y a le temps objectif celui avec lequel on ne peut pas discuter, c'est le temps mécanique, qui se compte en heures en minutes et puis quelques fois en secondes, j'ai voulu combiner dans le film le temps objectif des pendules qu'on voit partout et puis le temps subjectif, comment Cléo l'éprouve pendant le temps du film. **

L'espace temps du patient ce n'est pas que le traitement, c'est aussi l'attente, et c'est cet état d'émotion très fort qui n'est pas considéré dans l'espace.

1 / KUCZYNSKI Pawel

2 / DALI SALVADOR - La persistance de la mémoire

* VARDA, Agnès, *Varda par Agnès - verbatim Causerie n°2*, Documentaire d'Agnès Varda (France, 2016, 52mn)

*Faire attendre : prérogative constante de tout pouvoir, passe-temps millénaire de l'humanité.**

drôle d'époque pour attendre,
quand dehors ça grouille, ça manif, ça s'excite
ils courent pour avoir le dernier métro,
ils courent pour la première solde
ils courent pour leur rendez vous
quand dehors pour la fontaine, le lièvre et la tortue se font
la course
quand dehors les blouses blanches s'agitent
à ceux qui courent
qui montent 2 à 2 les marches du métro
qui sont multitâches
qui démultiplient les astuces pour être efficace
pour téléphoner en marchant en conduisant
qui se réjouissent de bientôt pouvoir faire Paris Orléans en
13minutes
jacques a dit courez et tout le monde court
jacques a dit

*un homme c'est fait pour être mobile pas fait pour s'arrêter c'est fait pour continuer pour mourir en mouvement éventuellement tout le malheur vient de l'immobilité on use les choses en étant immobiles***

Alors vivons «debout et en mouvement» comme disait Jacques (Brel)

"le temps" un mot que l'on entend beaucoup (trop) pour le faire disparaître sur les corps, dans les concepts, dans les conceptions et les réflexions.

un mot lent, les bras ballants, le corps flasque, qui s'écrase et s'intercale entre toutes nos occupations, le temps qu'il fait, qu'il reste, qu'on a ou plus.

*Le «Temps qu'on perd, temps perdu, mais aussi temps qu'on retrouve et temps retrouvé.» ****

Un mot qui n'a pas le goût de l'odeur, le sens du son, il est court et frappant alors qu'il est filant et sans âge.

*BARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*

**BREL, Jacques, *Interview à la RTB, 1971*

***DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes, 1964*

Au 1er siècle avant JC chez Cicéron, «pati» verbe latin, traduit «endurer» et «supporter», puis au 1er siècle après JC chez Suétone, ce même verbe «pati» traduit «être victime de» et supporter involontairement». L'ère chrétienne transforme ce verbe «pati» en sort passif. La religion aurait-elle influencé le sens du mot patience ? La religion, catholique en France, a bâti, modelé, construit la ville, les traditions, le langage, les calendriers, les semaines, les dimanches, induisant un certain rapport au temps. Le paradis était un but, la vie du catholique n'était que sacrifice, désir et attente, avant cette belle échappée. «Passion», «patient» et «patience» ont tous trois la même origine, ce fameux «pati». «Passion» dit de nouveau l'inaction et le corps qui subit la venue d'émotions fortes. Dans sa version religieuse, la «passion» fait référence aux supplices de Jésus Christ à l'approche de la mort. C'est ce que raconte l'expression «la Passion du Christ». Combiné à cette analyse lexicale et religieuse, j'ajoute le sens grec du mot «patience». Il est traduit par «hypomonè»* : savoir souffrir dans l'attente et par l'attente" le personnage incarné par le patient est donc celui qui sait souffrir dans et par l'attente. Faire l'analyse et les liens entre ces mots, nous éclaire alors sur la charge symbolique des mots «patience» et «patient».

*En prison, les apôtres ont les pieds attachés par des fers. La patience qui leur permet de supporter ce qui leur arrive est aussi, dans ce cas, hypomonè. On le dit enfin des veuves qui endurent leur veuvage «les malheurs et maux génériques, les graves dangers, les maladies, la pauvreté. On appelle encore hypomonè l'endurance qui permet d'attendre «En conclusion, si le mot français patience indique une vertu qui peut se manifester dans une multiplicité de comportements (c'est en effet la vertu qui permet d'endurer les malheurs, ou bien de supporter le comportement d'autrui, ou bien d'attendre quelque chose qui tarde), le grec connaît des mots différents pour indiquer les différentes formes de patience. Notamment, hypomoné indique la patience face aux vicissitudes, aux maladies et aux malheurs,»(c') « est donc la vertu des pauvres, des malades, de ceux qui font l'expérience de malheurs qui les dépassent.» **

il faut du court terme, du changeant, qui ne dure pas, c'est l'obsolescence programmée, c'est la rentabilité du temps, des espaces et des relations.

et pourtant

La salle d'attente

Les salles d'attente : de faux espaces ? Les salles d'attente n'existent pas ? Tout me semble faux, salle comme une salle de cours, un lieu que l'on sait inhospitalier, pourquoi ne serait-ce pas un salon d'attente ?

Un salon c'est confortable, c'est familial, c'est chaleureux, c'est chez quelqu'un. Une salle c'est un cube, une salle d'accouchement, une salle d'attente, une salle de douche, c'est blanc froid hygiénique rigide. Ce n'est à personne, et personne ne viendra l'habiter, la décorer avec la photo d'un mariage, le faire-part de la nièce, la carte postale de Fabrice, le cadeau de fête des mères, le magnet de Colombie.

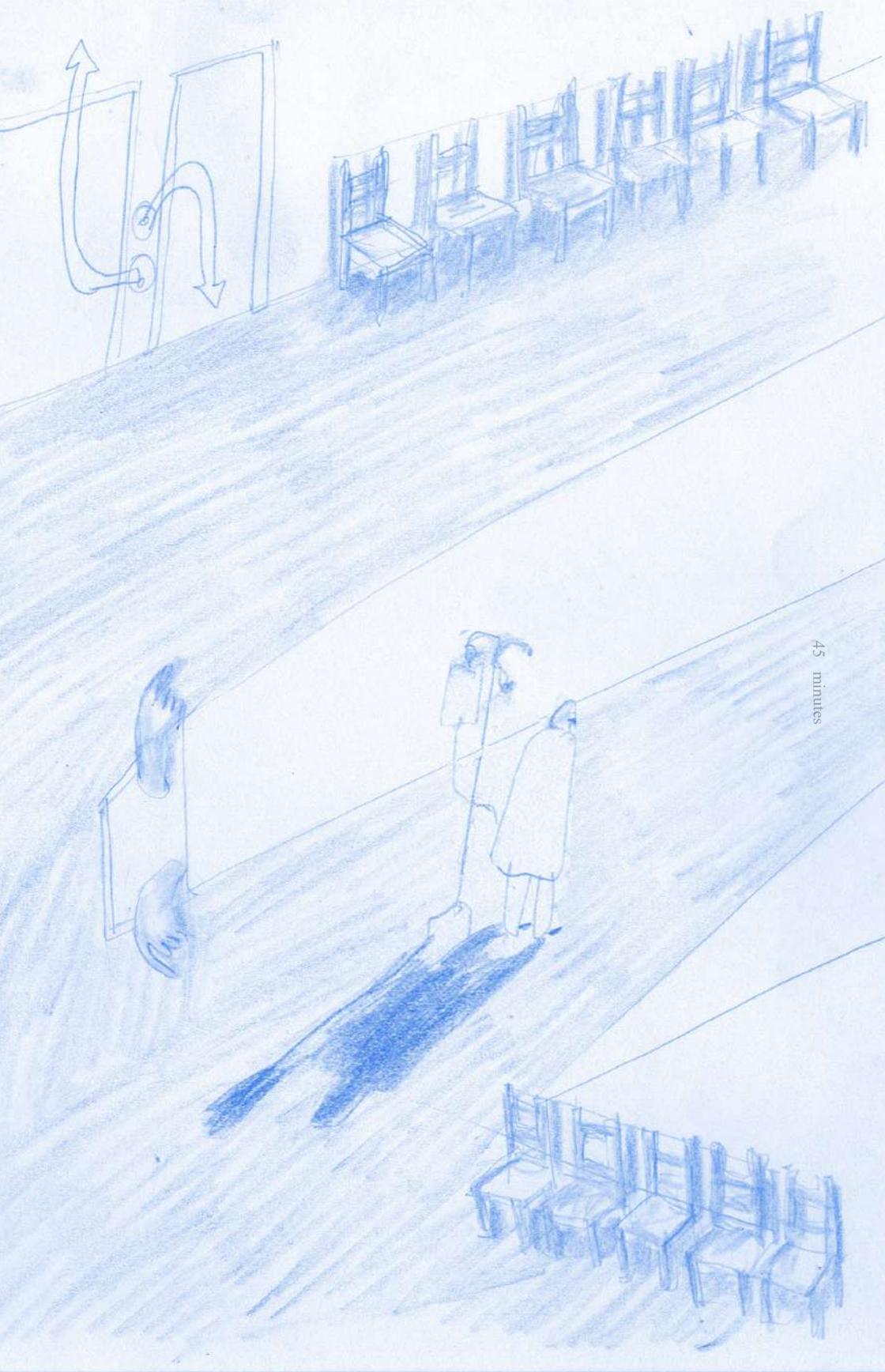
A la salle j'oppose le salon, à l'attente j'oppose la patience. L'attente est négative, reflète une frustration, un manque d'attention ,et souvent d'information. La patience, c'est cette aptitude formidable qu'une bonne fée a posé sur quelques berceaux, qui sauve plus d'un badaud, dans les bouchons sur l'autoroute, dans les queues des hypermarchés, dans les salles d'attente des dentistes.

Salon de patience

Je m'interroge juste sur les mots, les mots justes justement. Alors soit, c'est une " salle" d'"attente", donc de manière descriptive appelons ça une salle d'attente, si effectivement nous y sommes pour attendre. mais alors si nous parlons description qualificative, pourquoi l'hôpital continue de garder son nom de jeune fille ? S'il s'est marié à la rentabilité, est-ce vraiment logique de conserver ce nom, qui jadis parlait d'"hospitalité" ?

**l'hôpital dans la ville
architecture de société**





45 minutes

*Les urgences sont le sas entre les désordres de la ville et l'organisation de l'hôpital. Peut-on canaliser l'angoisse, repousser la souffrance, apprivoiser la perspective de la mort par une autre forme de reconnaissance collective que la seule solidarité médicalisée ? [...] L'efficace a pris le pas sur le beau, terme que l'on ne peut même plus évoquer dans un concours d'architecte, comme si la beauté était par essence onéreuse. Or l'hôpital ne peut pas être qu'un bâtiment à soigner, c'est aussi un lieu de vie et de mort. Pour ce qui est de la vie, les couloirs sont le plus souvent sans recherche esthétique et sans perspective, les bureaux et les chambres sans photos ou tableaux et le mobilier on ne peut plus standard. (Gabriel Pallez fut pendant dix-sept années le directeur général de l'AP-HP et fit beaucoup pour l'architecture hospitalière et l'introduction de l'art contemporain dans les hôpitaux de Paris.)**

L'hôpital est une ville. Sa forme, ses grandes rues, son organisation, sa hiérarchie, tout est comparable à la ville. A l'hôpital, les actifs/les soignants sont autant malades que les malades-à soigner. Les soignants manquent de moyens, comme les enseignants sont débordés par 30 élèves par classe, comme les éducateurs spécialisés sont débordés de «situations alarmantes»... Les patients sont des numéros de dossier ou de chambre, comme les migrants sont des chiffres, comme les élèves sont des notes, comme les manifestations sont des chiffres, du chiffre, du chiffre, du chiffre. et l'humain, et l'idée, et l'émotion ?

A l'hôpital, les bords et marges sont tout autant laissés pour compte et occupés par les plus démunis.

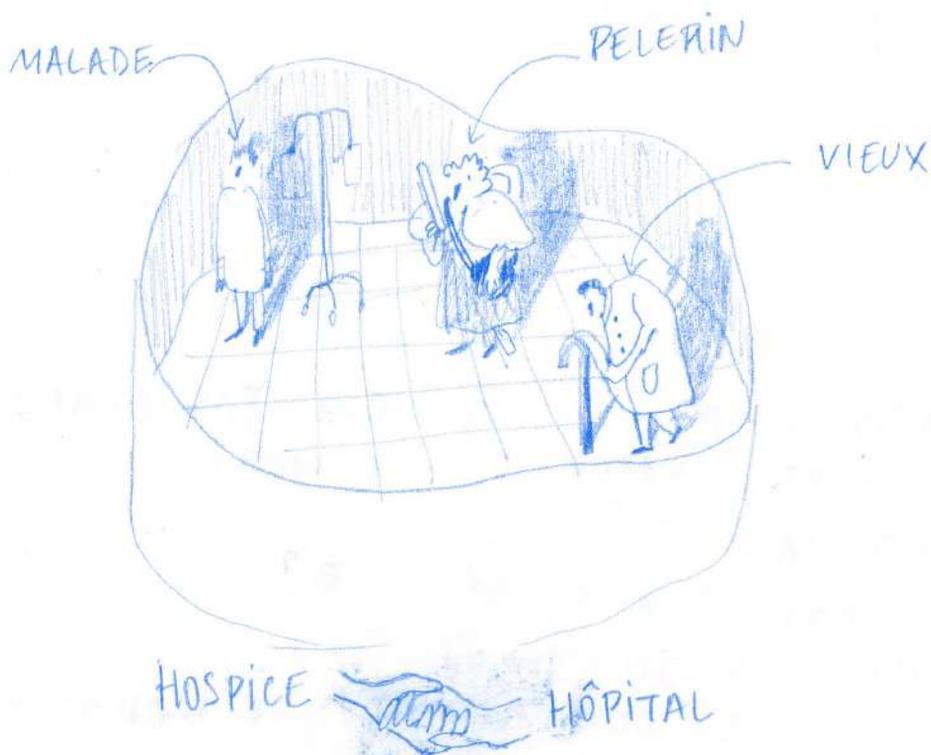
*«Accueille-t-on dans nos hôpitaux selon les principes que devrait rendre tangibles un service public moderne, efficace, reconnu dans les valeurs fortes issues de son histoire et doté des moyens de fonctionnement qui lui sont indispensables ? N'a-t-on pas déjà renoncé à prendre en soin les exclus de la vie sociale, ceux qui ne parviennent plus à faire valoir des droits qu'on leur dénie, ces sans-voix qui perdent ainsi progressivement toute citoyenneté ?» **

Vieillessement de la population, accroissement des disparités sociales et territoriales, désertification médicale par endroit, chronicisation des maladies, l'hôpital semble être une architecture «pansement» de la société. Le dernier pilote de cette société Corbusienne, blanche, propre et saine, commence à rompre. Les soignants ne sont plus en état (financier, mental, physique) de soigner. Les malades affluent, balaffrés par une société hostile et un environnement des plus pollués.

*«Il s'efforce bien difficilement de concilier l'excellence scientifique avec ses devoirs d'hospitalité, dans un contexte social où s'estompent traditions et solidarités. Les hospitaliers se voient ainsi confier des responsabilités humaines et des obligations sociales que d'autres instances ont désormais renoncé à assumer.»**

Et pourtant l'hôpital doit être le dernier bastion d'humanité et d'espoir pour certains milieux sociaux. Celui qui avant était à la croisée entre hôtel et hospice, qui était un lieu ouvert, un lieu de mélange et de partage, un semblant de gare, se trouve être aujourd'hui en rupture avec la ville et ses citadins.

Courte histoire de la dissociation hospice-hôpital



Pendant longtemps on ne put distinguer les hospices des hôpitaux. Ce lieu accueillait toutes les infortunes : pèlerins, pauvres, vieillards impotents, malades.

Les hospices accueillait de préférence pèlerins, voyageurs, pauvres et incurables.



HOSPICE

À l'origine, il est malaisé de distinguer les hôtels-Dieu des hospices et des hôpitaux. Il semble cependant qu'on ait voulu désigner ainsi les établissements charitables fondés et contrôlés par les évêques, représentants par excellence de l'Église, de ceux qui le furent par les couvents ou les laïcs.



HOPITAL



HOTEL
DIEU

L'hôtel-Dieu, placé près de la cathédrale et administré par le chapitre, se trouvait ainsi normalement dans une cité. [...] Les soins s'adressaient davantage à l'âme qu'au corps, d'où l'importance donnée à la confession, à la communion des malades et à leur assistance aux offices. Les malades, sauf les plus gravement atteints, sont entassés à trois ou quatre par lit, au mépris de la contagion. L'hôtel-Dieu forme ainsi un dangereux foyer d'infection au cœur de la ville.*

*Nos décideurs manquent de réalisme, de mémoire et de véritable faculté d'anticipation. Dans une société au sein de laquelle s'accroissent les précarités, les désastres de la relégation dans des parcours de vie qui marginalisent, quelle autre institution assume encore aujourd'hui, en dépit de ceux qui la contestent, une capacité d'accueil, de présence, d'écoute et de solidarités exprimée avec tant de justesse dans les gestes du soin ? [...] Le soin peut être compris comme un engagement d'ordre moral, parti pris d'une présence bienveillante opposée aux tentations de l'indifférence et de l'abandon.**

Les CHU, centres hospitaliers universitaires relient deux architectures de la ville, l'école et l'hôpital. A Nantes, le CHU est au coeur de la ville, c'est un hôpital-bloc fermé sur lui-même, un arrêt de tram lui est dédié : «Hotel- Dieu». Je ne sais pas si c'est «Hotel» ou «Dieu» qui décrit le mieux la fonction de ce lieu dans nos vies.

Même si le CHU par définition tente de mêler différentes fonctions et flux, à Nantes il reste un lieu clos, par des barrières striées blanches et rouges, et par l'image que représente l'hôpital dans nos esprits. Lieu de maladie, de mort, de trépas et d'espoir.

« Pas aller à l'hôpital ! » c'est ce que répète Mo joué par Jacques Villeret, fatigué par une opération du cerveau, dans le film *L'Été en pente douce* (1987) de Gérard Krawczyk. Il transcrit bien l'appréhension générale que nous avons concernant l'hôpital.

L'ouverture sur la ville ne doit pas pour autant se faire au détriment du patient, ni du soignant. A Necker, les cabinets de gynécologie sont en rez de chaussée décaissé. Mais même abrités par quelques bambous fatigués, les gynécologues et patientes préfèrent fermer les rideaux, et travailler sans lumière naturelle, plutôt qu'avec l'impression d'être en compagnie du trottoir.

Voici un court historique de l'hôpital dans la ville par Michel Cantal-Rupart. A - t - on déjà parlé d'hospitalité concernant l'hôpital ?

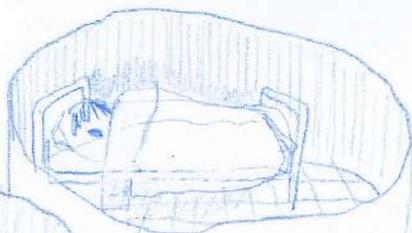
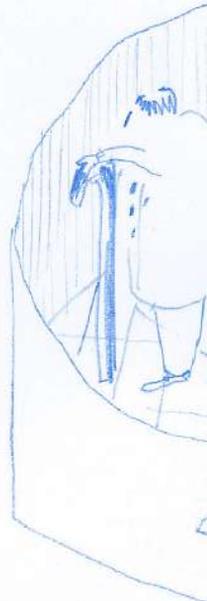
*Les maisons de charité sont les réponses du rachat, expression d'une solidarité, elles s'implantent auprès des généreux protecteurs, donc intégrées à la ville. 1234 : la grande enfermerie – pardon, infirmerie – de l'abbaye de Cîteaux, la plus grande d'Europe, est intégrée aux bâtiments conventuels. Elle reprend le modèle que l'abbaye de Clairvaux a mis en place dès 1115. Il en est de même des Hospices civils de Beaune en 1443. La charité est au « coeur ». Les grandes épidémies, la lèpre et la peste, rompent ce lien social. Les éta-blisements sont rejetés hors la ville. À Paris c'est l'hôpital Saint-Lazare, à Angers, Lyon, Nantes et Toulouse, c'est toujours de l'autre côté du fleuve. Les porteurs de maladie sont évincés, exclus hors les murs. En 1656 Mazarin crée l'Hôpital général, vingt ans après s'impose un hôpital par diocèse. C'est surtout pour y rassembler les fous et tous ceux qui troublent l'ordre public. Simultanément se construit l'hôtel des Invalides, réservé aux infirmes des guerres. L'un et l'autre s'implantent hors les murs. En ce qui concerne l'hôtel des Invalides, Louis XIV voulait qu'il soit conçu comme une ville neuve. Sous l'autorité d'un gouverneur, il y a un clergé et on y trouve une activité commerciale et manufacturière. C'est la croissance des villes qui intégrera par la force des choses ces structures exilées. Ces regroupements ouvrent la capacité à soigner. Résultat, au XVIIIe siècle la maladie cesse d'être une fatalité, le corps est sujet de préoccupation, les hôpitaux s'organisent, les premiers secours et la prévention se mettent en place. La Révolution française permet au docteur Pinel de libérer de leurs chaînes les folles de la Salpêtrière. Les guerres napoléoniennes favorisent les progrès de la chirurgie et essaient d'enrayer l'ennemi principal : le typhus. Les hôpitaux de campagne tentent de réparer les grognards. La Croix-Rouge est créée en 1863 sur le champ de bataille de Solférino. Effet paradoxal, c'est autour des tueries que progressent les soins ! Ce siècle va devoir répondre du choléra, une pandémie qui réapparaît en Europe tous les vingt ans à partir des années 1820. Longtemps ce sont les faibles qui subissent ses ravages. Il faut le décès du maréchal Bugeaud pour que l'on prenne conscience que la maladie frappe sans discernement. C'est en réponse à ce fléau que la réflexion devient transversale et que l'on pense : médecine, urbanisme et architecture.**

Court historique de l'hôpital dans la ville

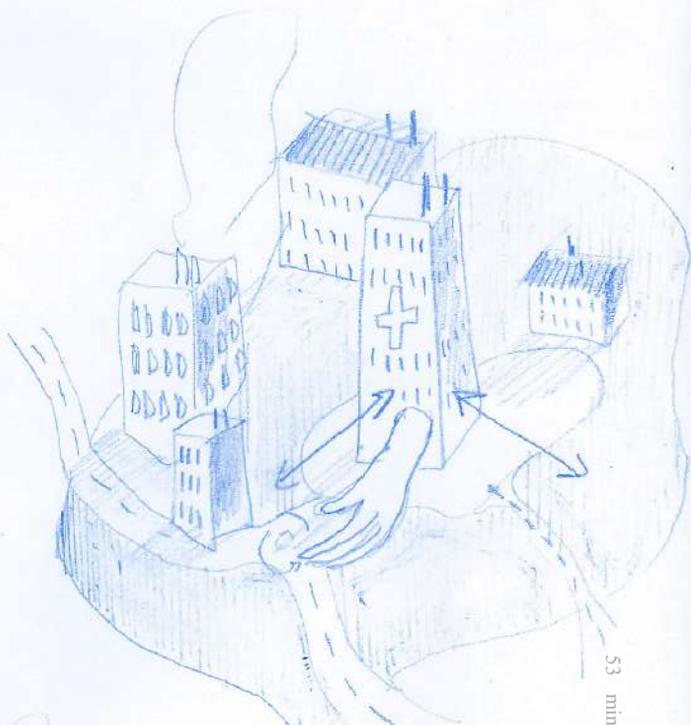
1 // HOTEL DIEU d'époque médiévale :
architecture imposante et
position stratégique à l'eau pour la
cuisine, blanchissage et évacuation.



2 // L'Etat créé un
hopital général pour
mieux contrôler la
population et garantir
la sécurité publique par
enfermement de tous les
indésirables, vagabonds,
pauvres, vieillards

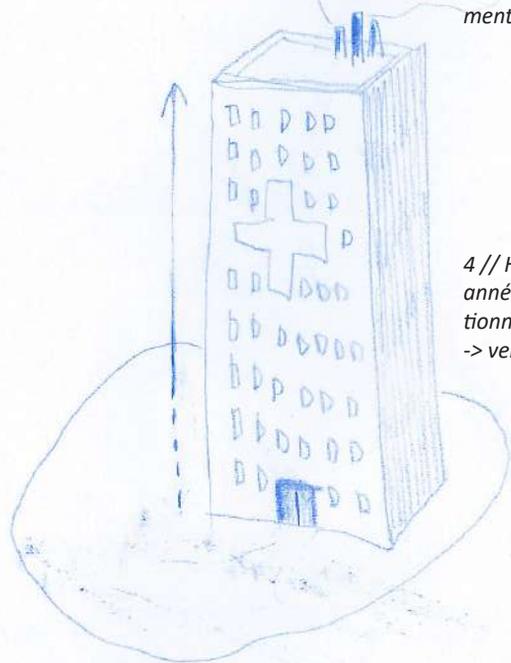


3 // HOPITAL PAVILLONAIRE
pour que chaque maladie soit isolée :
combattre la contagion



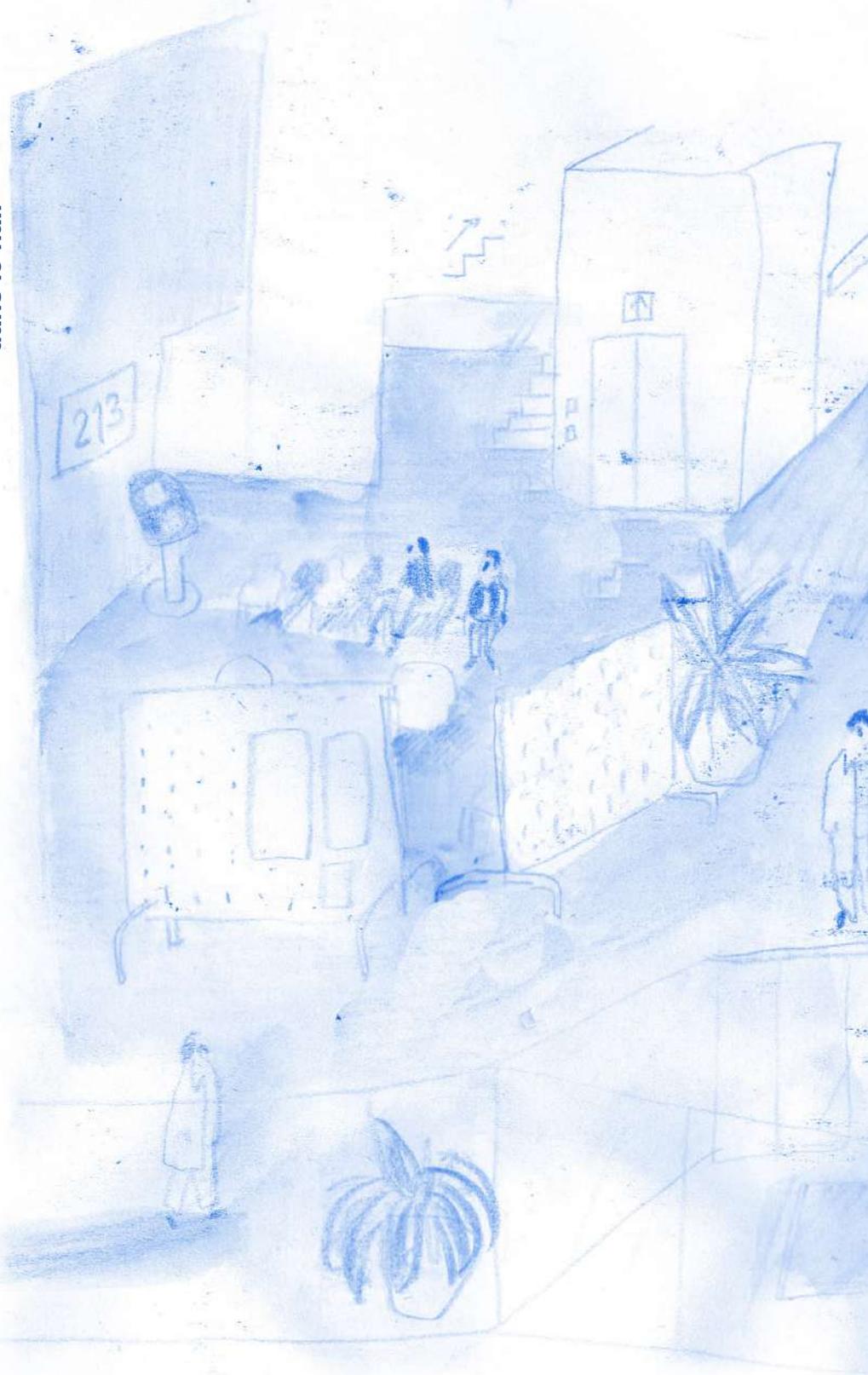
5 // ANNEES 80 il faut concilier choix architecturaux et urbains, fonctionnalité et humanisation : ouverture sur la ville et prolongement de la vie dans l'hôpital.

53 minutes



4 // HOPITAL RATIONNALITE dans les années 30 : économie de la santé, rationalisation des fonctions et des coûts -> verticalité (ex: hôpital Beaujon)

dans le hall





55 minutes

Vous vous rappelez de l'église de Campbon ? On y allait le dimanche matin quand on était chez les grands parents, pour la messe. Je ne crois pas en Dieu, mais mes grands-parents comme toutes les personnes âgées en campagne y sont attachés. C'est la première fois des plusieurs fois que j'ai compris ma volonté d'être architecte. Vous vous rappelez des grandes allées, des hauts plafonds, de la voix du prêtre qui s'envole, des vitraux colorés qui transforment la lumière d'hiver en tableaux christiques ? Vous vous rappelez des pas qui résonnent, qui vous font croire à quelque chose de grand ? Vous vous rappelez des filets de lumière colorés rouges, orangés, bleutés, qui vous font croire à quelque chose de magique ? à cause de ce lieu si magique (si on oublie Jésus continuellement mort sur sa croix), j'ai presque cru en Dieu. C'est en voyant tout l'effet d'un lieu comme celui-ci, de quelques pierres bien posées, que je réalise, pour le première fois des plusieurs fois, que l'architecture pouvait avoir sur nos émotions, un rôle de contrôle, de manipulation et d'emprise immense. J'avais 7 ans.

Plusieurs fois après la première fois des plusieurs fois : J'ai accompagné mon papa travailler au tribunal de Nantes. Dans son hall, l'accueil est mitigé, palpables après portiques, et du noir partout. Tout est noir, les murs, les sols, les mobiliers, les ombres et les lumières. Le hall est immensement haut et large, rendu infini par un sol noir-miroir. La salle des pas perdus porte bien son nom, le sol semble se dérober sous mes pas. Je me sens petite et bien vulnérable, presque coupable à vrai dire...

Il y a, comme ceux là, des lieux qui soulignent ce qu'ils disent, ce que nous sommes venus y trouver et nous rappellent qui nous sommes. Quoi de plus politique que ce geste, de questionnement et positionnement des êtres humains, par rapport à eux même et aux autres dans une institution ?

Il y a, comme ça des lieux qui décident pleinement de nos émotions.

Je crois que le message est assez clair, dans la plupart des hôpitaux.

*Dans l'idée d'hospitalité, écrit Salomon Resnik, il y a une sorte de réciprocité des devoirs d'hospitalité; d'un côté le fait de recevoir, de l'autre le fait d'accepter d'être reçu.**

Les accueillis chez les romains étaient reçus par les accueillants, par le don d'un objet, coupé en deux, ça pouvait être une tête de bélier, en terre cuite ou une tête de poisson. L'autre morceau du cadeau était gardé par l'accueillant. C'est «le symbolon». Sur les objets sculptés étaient inscrits les noms de l'accueilli et l'accueillant.

Dans l'hôpital, ce qui est partagé et laissé au visiteur est un bout de papier avec des grands numéros, des noms de maladie, des prospectus d'associations, de groupe de parole, en papier glacé.

*«La notion même d'hospitalité connaît des mutations et le sens peut être différent pour la période contemporaine.***

Or aujourd'hui quel est le sens de cette grande notion ?
Ah l'hospitalité... On dirait une vieille tradition perdue, une qualité de vieux, ou de pays lointains. « Tu verras en Grèce ils sont super accueillants ! ». Ici c'est trop demandé ? Hasbeen ? Ringard ? Sur-fait ?

L'hospitalité, pourtant tirée du «vivre-ensemble», n'existe que trop peu ; avalée par les questions de sécurité, de sas, de barrière, de frontière, d'étrange, d'étrangers, de flux, de migrations, de migrants.

*RESNIK, *Hospitalité et transfert*, 11es Journées de Psychothérapie institutionnelle, Marseille, 17 et 18 octobre 1997.

** MONTANDON, Alain, *Lieux d'hospitalité : hospices, hôpital, hostellerie. Études réunies en 2001*

*«L'étude des espaces d'hospitalité touche aussi bien aux problèmes de contrôle de la société, avec toute une dimension institutionnelle, à ceux de la santé, ou concerne la question de la pauvreté.» ***

Porte coulissante automatique en verre
Tapis sec
Deuxième porte coulissante automatique en verre
Tapis sec
Un bouquet de fausses fleurs,
Des gros pots de fausses plantes,
Des flèches rouges ou blanches
pour indiquer les services
Une perfusion se promène
Un fauteuil roulant traverse
Un club d'attente derrière des paravents
Des bornes à tickets
Des écrans avec des patients tout sourire
de vivre là
Des écrans qui annoncent les numéros gagnants
Des ribambelles de fauteuils
Du bleu clair ou du saumon
Pas le temps d'être patient

J'ai sali le linoléum des urgences, avec un bout de petit doigt. En pleine préparation de tarte aux courgettes, je m'ampute d'un quart de douzième de petit doigt. Pronostic vital pas très engagé, mais tarte gâchée. J'enrubanne, emmitoufle, mon doigt mais rien n'y fait mon sang a décidé de se faire la malle. Etape une, pharmacie de la butte. La dame est flippée, le papier s'est incrusté dans ma peau. Je sens dans ses yeux que je vais y perdre mon doigt. Amputation du doigt puis gangrène puis hop la main en moins. Ses yeux me flippent. Jusque là, ce n'était pas si grave. C'est donc stress qui monte et sang qui coule que je traverse le quartier, le petit doigt en l'air, comme en pleine dégustation de thé protocolaire, dans un remake vampirique.

J'étais devant l'accueil des urgences. C'est les yeux comme des planètes que l'hôtesse d'accueil m'a demandé de bouger, de faire "quelque chose" « bah restez pas là, vous en mettez partout mademoiselle »

J'arrive à l'hôpital des P***, en position danse bretonne, doigt en l'air, sang coulant chemise tâchée. Je suis rattrapée au vol avant que la 5ème goutte tombe sur ce sol immaculé. On ne salit pas un hôpital. Non. Ni même le hall, ni même le paillason.

Alors on éponge on bouche on couvre on masque le sol et mon doigt.

Je sors avec plus qu'un bandage, une prothèse de 15-20 cm blanche pour quelques millimètres arrachés à la mandoline. Quelques heures plus tard il me faut y retourner, le sang n'est pas décidé à rester dans mon corps. C'est le doigt en turban rouge que je me représente. Cette fois-ci 3 heures d'attente car pas de coulis rien ne bouge c'est propre et contenu, alors ça peut bien attendre..

J'ai bien l'impression qu'il n'aime pas ce qui déborde. Les débordements c'est pas leur truc.

J'ai pris un ticket d'accueil numéroté.

**les gens s'entassent
s'accumulent
se bousculent
les corps forment de voisin en voisin des petits
monticules
Il y avait les stressés
les bénis
et les priants
les endormis et les endormants
les parlants
Les perdus et les perdants
Les mots croisés et les jambes croisées
Les mots codés**

ils se regardent tous à essayer de chercher ce qu'ils ont, quelle maladie va ronger l'autre, et l'autre c'est qui, je le connais, un théâtre de maladie, ils ont d'ailleurs tous pris leur place pour la pièce. La pièce dure en moyenne 35 40 minutes et 12 minutes sur scène.

Mais en attendant qui les a placé là ? Ils ont mal à leur personne, en pleine vulnérabilité, en mal-être de tous bords, en violence maladi(v)e, et on les montre, ils sont montrés les uns aux autres, désespérés de tourner, de s'intercaler du regard, un spectacle de patients, spectateurs des patienteries des autres, des maladies maladeuses baladeuses et honteuses des autres.

Je me vois comme dans le métro, où les corps se concassent, s'intercalent pour ne pas se voir se toucher se regarder de face, parce que la face de l'autre, on ne la veut pas . Elle est douce cette violence, cette violence qui groupe le moche, force le face -face, yeux à yeux, mais acceptée, personne ne bouge sa chaise, juste croises tes genoux, mets-les de côtés, regardes tes pieds ou un article sur la courge farcie, et parfois regardes les chaussettes qui dépassent des bottines de l'autre en face. Oui l'autre dans ta face.

C'est dur c'est violent, on dirait une performance, où chacun dirait combien de temps il a tenu, ô combien c'était fort, ô combien c'était osé, de mettre des gens différents dans le même endroit sur des chaises à se regarder, s'analyser, se scruter. C'est ça finalement la principale occupation proposée, regarder l'autre, tellement le regarder qu'on s'y plonge.

Témoignages assemblés

Oui oui alors franchement on a tellement attendu qu'on aurait pu mourir sur place Le médecin aurait appelé un archéologue pour fouiller le lino de la salle,

Trouver des ossements et ainsi déterminer lequel de ces patients serait mort en premier Nan mais franchement, imagine je faisais ça à la boulangerie, ou Martin au resto, Genre on te fait tellement attendre avant de te servir donc tu meurs de faim, bah ça pourrait arriver tu sais pas. Mais là c'est quand même bien pire, tu vas chez le médecin, donc à la base t'es malade, ou alors c'est un kiff chelou, rapport au blouson médicale, fantasme du médecin, et là aussi faut te faire soigner Bref t'es là si tu crois que tu vas crever et que tu es prêt à prendre des médocs, montrer ta gorge à un mec en disant haaaaa, un bâtonnet de glace dans la gueule, prêt à mourir étouffer ? Donc t'es là parce que ça va pas fort, plus mal que bien, et on te fait poireauter dans une salle, où l'angoisse monte aussi vite que le niveau de la mer aux Philippines, on dirait bien un truc expérimental du Palais de Tokyo, où pour sortir tu dois pas bouger pendant 2minutes .Mais là ça dure plus longtemps, et le niveau de concept de l'expérience est pas haut. Les gars sont tarés.... Ça tourne vraiment pas rond... et ça choque personne. En fait, avant de venir ici, on fait deux listes, ce que tu vas dire à ton médecin, tous les endroits chelous de ton corps qui partent en couille en ce moment, et tous les trucs majeurs qu'il te faut emporter dans ton sac, pour passer les 45 minutes dans la salle d'attente. Bah ouais, la dernière fois j'ai attendu 45 minutes, C'est comme Gentilly-Aubervilliers en métro, avec 4 bagages oubliés sur la ligne et 2 malaises voyageurs. C'est un truc de dingue...

C'est dans ce hall que tout commence. Et à l'image du parcours que cela va être, il y a devant moi des milliers de flèches et d'informations brouillées.

C'est dans ce hall que tout commence, tout ce dernier mois j'ai attendu des résultats chiffrés des diagnostics en mots, des images, des preuves, des explications scientifiques et c'est devant cette borne à tickets que je réalise être rentrée dans un nouveau chemin, un itinéraire bis.

C'est dans ce hall que tout commence
je comprends que personne ne me prendra dans ses bras,
par la main
c'est moi qui tiendrai ce ticket numéroté
mon numéro pour aujourd'hui
mon numéro de soin

Qu'est ce que c'est dur et froid
une chance, peut être, de n'être obligée de parler à cette
jeune femme à l'accueil que je connais de nulle part.

J'appuie sur cette machine comme chaque semaine pour
mon rendez vous

Cette borne à ticket est toujours pour mon premier interlocuteur dans ce lieu

La sortie du ticket, craché délicieusement, c'est l'établissement qui me souhaite la bienvenue, de la manière la plus muette qui soit.

et pour Deleuze ça c'est violent, car "*la violence est ce qui ne parle pas*". Or, il faudrait qu'on me souffle à l'oreille, au creux de mes peurs, que tout ira bien, tout ira bien, tout ira bien". Il y aurait alors dans ces trois mots, l'existence du futur, proche ou lointain. Ce futur que mon corps de malade ne conçoit plus très bien.

En ce moment mon corps est perdu, mon esprit se perd, mon énergie se dérobe avec ma vision de demain. Je n'ai qu'une envie, celle de me réfugier dans les bras d'une maison d'enfance, il me faut du chaud, du rond, du mou, qui protège qui rassure qui réchauffe les peurs immodérées.

et je suis là dans ce hall blanc sans textile, sans coussin pour crier sa haine au dedans, sans thé en bol fleuri pour réchauffer l'intérieur.

Et il y a ces lumières blanches comme pour tout montrer tout voir

voir tous ces visages, tous ces corps

tous ces corps

Ces corps qu'on déteste tant
d'avoir failli

Dans un hôpital, le service d'accueil des Urgences se complète avec le service «porte». Une porte, un seuil, une frontière. Nous retrouvons l'époque de Pinel, où le personnel cueille les malades, les symptômes, classent puis orientent vers d'autres services, certains rentreront d'autres non. C'est encore un système inclusion-exclusion à la porte d'une institution pourtant ouverte à tous. Dans ce service «porte», cette cueillette, ce geste de cueillir retrouve l'étymologie du mot «accueil».

*L'expérience vécue par une personne malade au cours d'une hospitalisation en dit long sur **la difficulté d'exposer sa maladie**, de lui trouver une place spécifique dans un contexte qui peut apparaître tout d'abord inhospitalier, tant les circonstances déroutent et affectent. **Fragilisée et déstabilisée** par la menace d'un diagnostic imposant cette mise entre **parenthèses sociale** que constitue ce temps de l'hospitalisation, la personne a bien vite le sentiment d'être soumise à des règles, dispositifs et autres contraintes entravant son autonomie. Les repères lui manquent, ce qui s'ajoute à l'incertitude et à la peur.*

*[...]Le rapport intime avec la maladie est souvent mis à mal par le sentiment que **l'on traite plus une pathologie qu'une personne malade**, et que les protocoles **globalisent** plus qu'ils ne personnalisent la prise en charge.**

**Des patients qui patientent
Des attentistes
Des attendeurs
Des patienteurs
Des collectionneurs de secondes
Des observateurs de minutes
Des minuteurs
Des chronomètres
Des temporistes
Des tourneurs d'aiguilles
Des fouleurs de temps
Des tourneurs de pouces
Des marcheurs de cents pas
Des horlogers maudits**

**Les buveurs de café
Les fumeurs réfrénés
Les chewing gums agités
Les Bjorg bien rangés
Les Cristalline tiédasses**

**Ceux qui s'agitent ou ceux qui meurent
Ceux qui fondent ou ceux qui partent
Les voyageurs de couloir
Les immobiles
Les trop mobiles
Les piétineurs de lino**

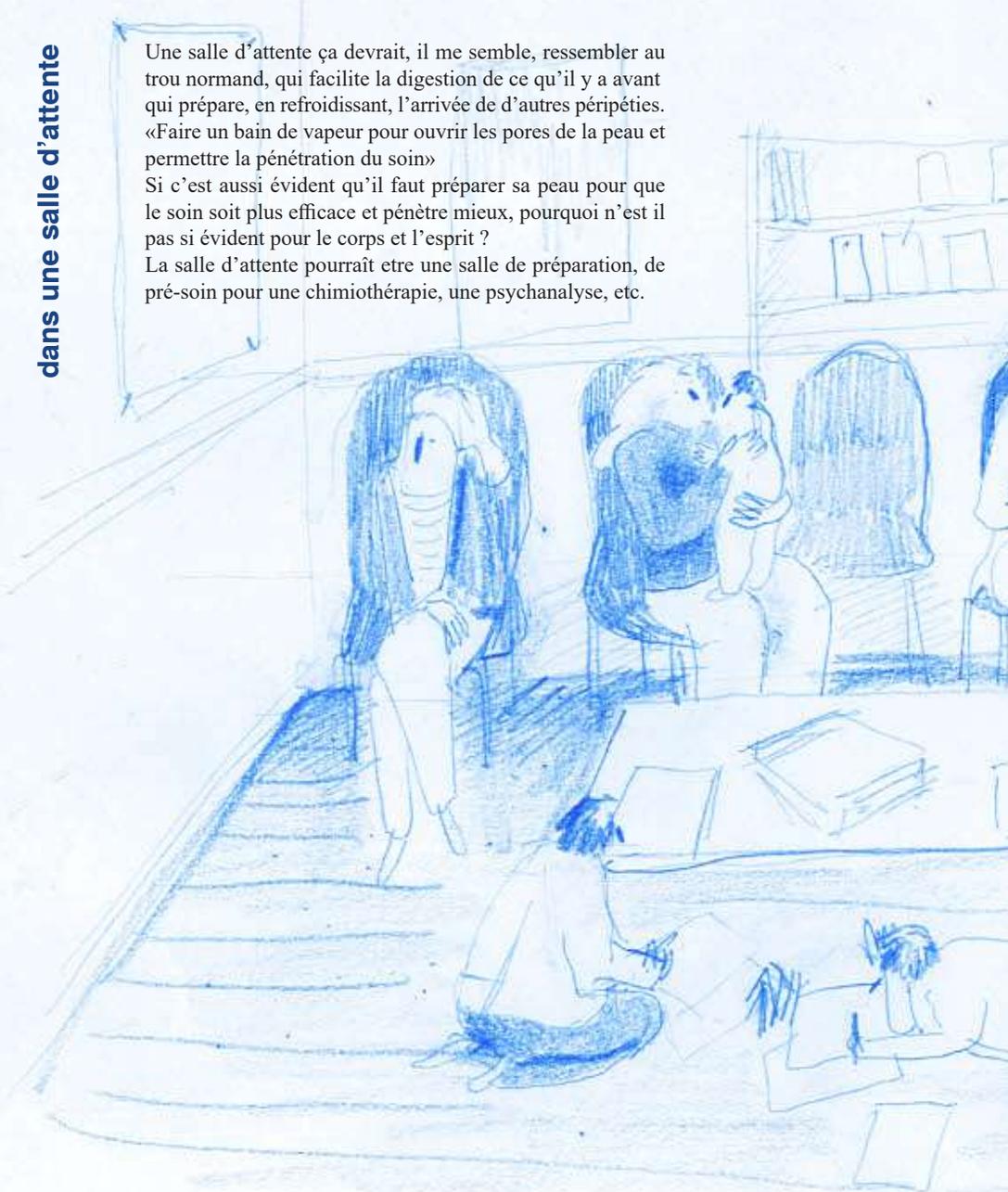
Les fiévreux
Les boiteux
Les bigleux
Les crânes cabossés
Les corps gondolés
Les lèvres gercées
Les yeux pômés
Les yeux brillants
Les croûtes neuves
Les cicatrices chaudes
Les bandages maisons

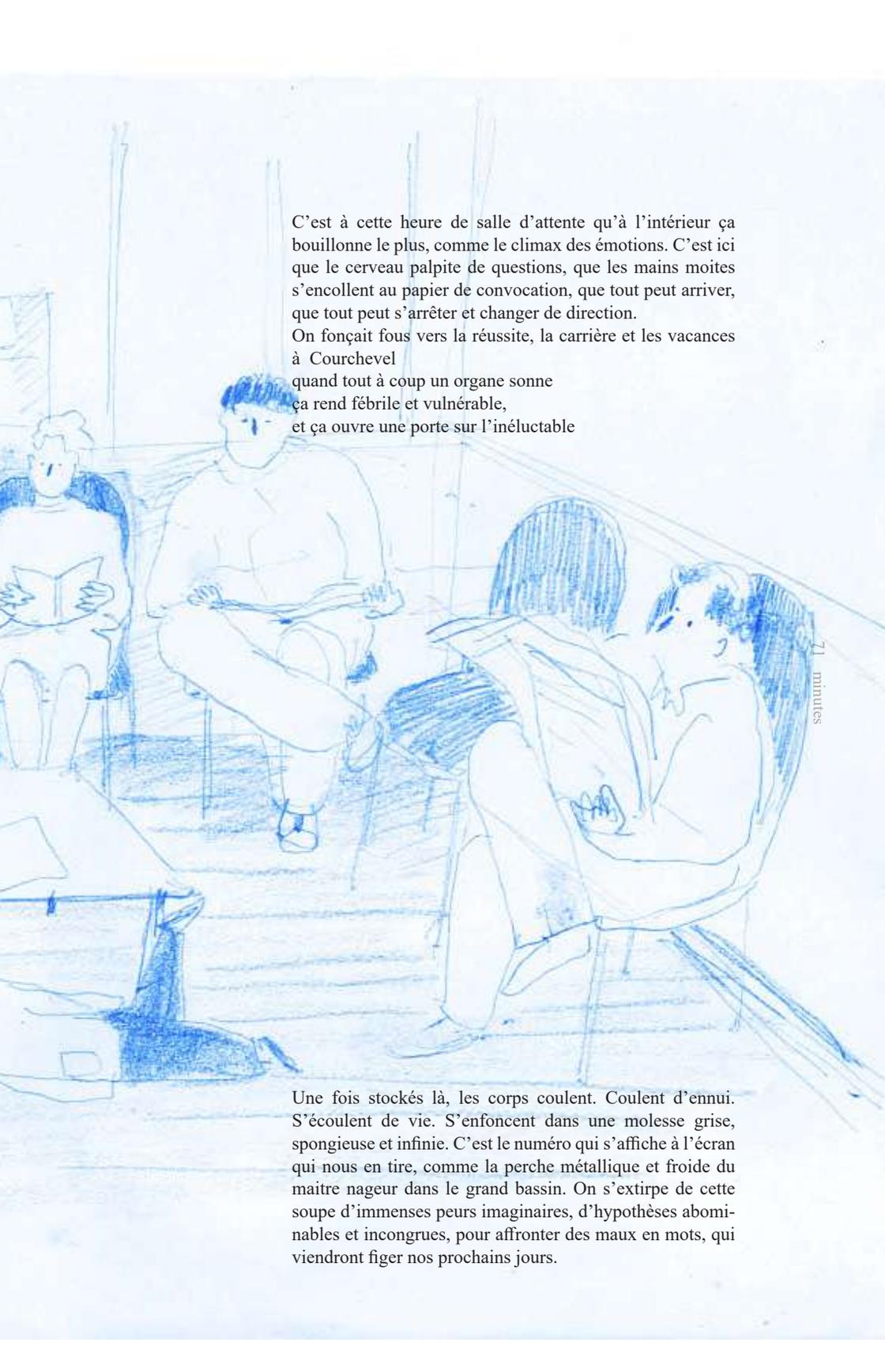
Et il y a ceux qui pleurent
ou ceux qui lisent
Ceux qui papotent
ou ceux qui soufflent
Les iPhones et les appels
Les Beaudelaire ou Marie Claire
Les chasseurs de mouche
ou croqueurs d'ongles
Les genoux sauteurs
Les mains ventileuses
Les siesteux
Les détendus
Les détendants
Les restants
Les tranquilles
Les patients

Une salle d'attente ça devrait, il me semble, ressembler au trou normand, qui facilite la digestion de ce qu'il y a avant qui prépare, en refroidissant, l'arrivée de d'autres péripéties. «Faire un bain de vapeur pour ouvrir les pores de la peau et permettre la pénétration du soin»

Si c'est aussi évident qu'il faut préparer sa peau pour que le soin soit plus efficace et pénètre mieux, pourquoi n'est il pas si évident pour le corps et l'esprit ?

La salle d'attente pourrait être une salle de préparation, de pré-soin pour une chimiothérapie, une psychanalyse, etc.





C'est à cette heure de salle d'attente qu'à l'intérieur ça bouillonne le plus, comme le climax des émotions. C'est ici que le cerveau palpite de questions, que les mains moites s'encollent au papier de convocation, que tout peut arriver, que tout peut s'arrêter et changer de direction.

On fonçait fous vers la réussite, la carrière et les vacances à Courchevel

quand tout à coup un organe sonne
ça rend fébrile et vulnérable,
et ça ouvre une porte sur l'inéluctable

21 minutes

Une fois stockés là, les corps coulent. Coulent d'ennui. S'écoulent de vie. S'enfoncent dans une molesse grise, spongieuse et infinie. C'est le numéro qui s'affiche à l'écran qui nous en tire, comme la perche métallique et froide du maître nageur dans le grand bassin. On s'extirpe de cette soupe d'immenses peurs imaginaires, d'hypothèses abominables et incongrues, pour affronter des maux en mots, qui viendront figer nos prochains jours.

dans une salle d'attente du chirurgien

Parfois on compte nos cicatrices avec mon amoureux.
Peaux griffées, peaux striées, ridées, vergetures, marques, traces, ... la peau comme un palimpseste de chaque moment qu'elle traverse. On cherche les lignes devenues blanches ou floues sur nos peaux, des lignes qui selon leur nombre et leur longueur, forment une jauge du temps passé dans ce qui ressemble à un hôpital. «T'en as combien ? ah ! j'en ai plus que toi ! Celle-ci c'est une vraie blessure de guerre, celle-ci une griffe de tigre, 3 points, celle-là un rocher en pleine mer, 15 points,» après nos récits d'aventuriers, où nous remontons de nos pieds à nos oreilles, voici venue l'explication scientifique : «Je suis née avec une fente labiopalatine.». L'enfant que j'étais, avait la lèvre fendue, un trou dans le palais, et la narine de biais, ce que le villageois d'antan appelait Bec de Lièvre, et les médecins de ville appellent Fente Labio Palatine. Il est alors de mise de refermer, reconstruire le philtrum, cette petite trace creuse que le doigt d'un ange aurait laissé.

Pour moi, pas d'ange sur le berceau a priori. 5 opérations, 5 salles de réveil, une dizaine de nuits, et des rendez vous de contrôle récurrents

J'attendais d'avoir grandi,
d'être aussi grande que ma voisine dans la salle d'attente
quand j'ai rendez vous chez le chirurgien, dans la salle d'attente, chaque étape du visage en reconstruction est là.
un bébé, une enfant, une ado, une adulte

Je tente de m'intercaler dans cette frise chronologique pour en connaître la vitesse, et ce qu'il me reste à parcourir.

La salle d'attente est à chaque fois, une jauge temporelle de ce qu'il me reste à transformer

Les autres, là, sur leurs chaises, sont un miroir,
Il y a mon Lucile de 1 an et mon Lucile d'une trentaine d'année assis l'un à côté de l'autre

C'est très étrange comme sensation, j'ai devant moi du futur et du passé, les j'étais et je serai se collisionnent

J'ai souvent été dans une chambre seule.

Avec un seul lit

Seule la nuit

Pour le personnel c'était «un luxe de pouvoir être tranquille», pour l'enfant que j'étais c'était une chose triste qui ne m'enchantait pas vraiment. Si un accompagnant de nuit était autorisé, seulement un parent pouvait dormir dans la chambre. Ce qui bien souvent engendrait des disputes et jalousies étouffées entre mes deux parents. Les règles, les autorisations, les mesures de sécurité bordaient mes nuits.

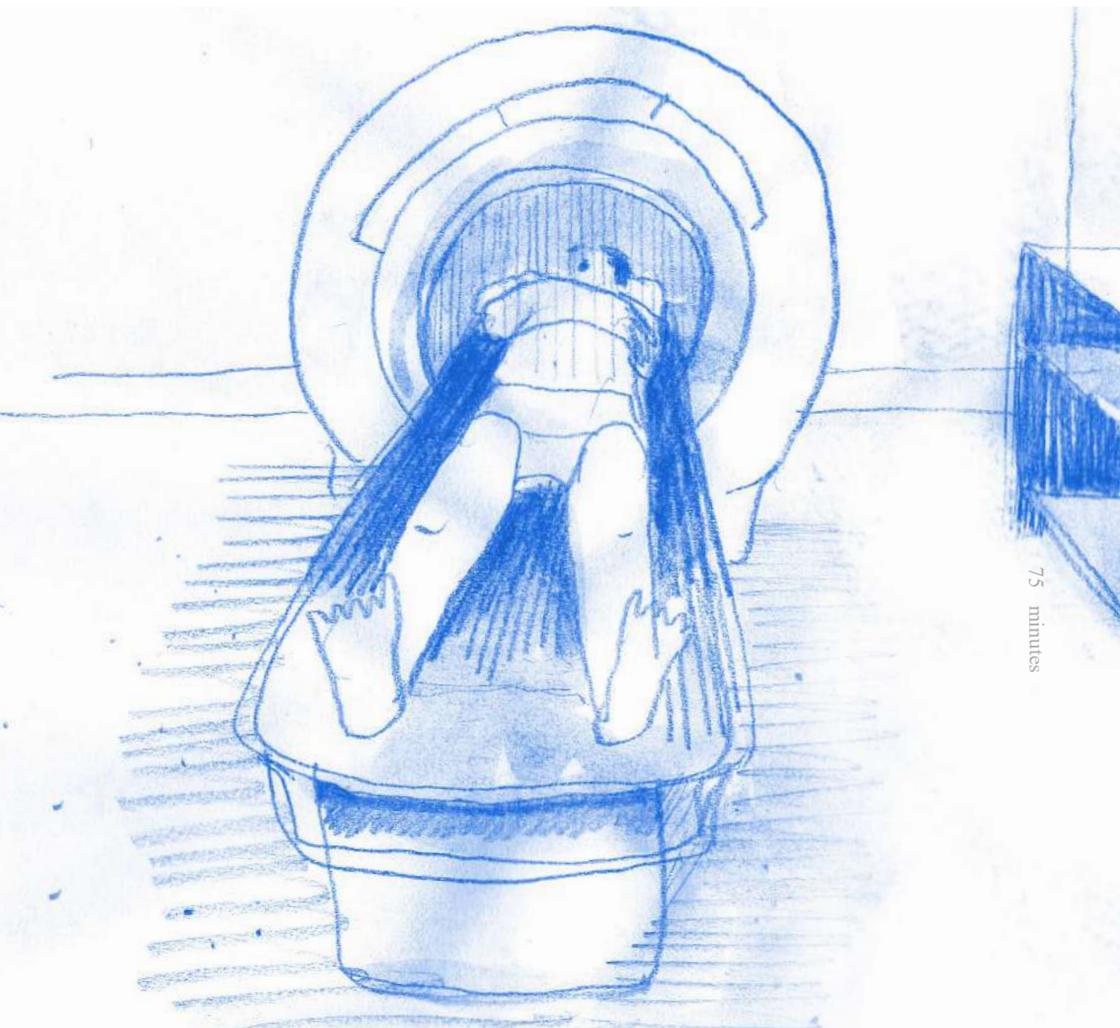
Dans les grands hôpitaux, là où les grands pontes opèrent, découpent, recollent, personne ne peut approcher les blocs opératoires, les salles de réveil. Pas de parents angoissés dans les pattes, pas d'amoureux pleurant. Alors tout ce petit monde doit attendre à l'extérieur, dans la chambre, ou sur le parking, pendant 1 à 6 heures en ajoutant les heures de retard. Et personne ne communique avec eux, et l'angoisse monte proportionnellement aux minutes de retard.

Pourquoi des parents ne peuvent-ils pas patienter à côté de leur enfant en salle de réveil, mais sont laissés sans nouvelle dans une chambre vide ou sur le parking glauque d'un hôpital ?

dans une salle d'attente du neurologue

J'ai rendez vous chez le neurologue, rien que le mot est moche, mais je n'ai pas grand chose à proposer, cervologue, médecin des pensées, de l'intelligence, technicien de la matière grise ? Quand je trouve enfin le cabinet, que j'ai passé les codes, portes, portails, portillons, sonnettes et étages multiples, je suis accueillie par une jeune femme surmontée d'un chignon. Elle mime elle même une certaine joie de me recevoir, puis ses grosses lèvres rouges et ses ongles vernis m'indiquent le chemin de la salle d'attente. Il y a une moquette rouge bordeaux, une tapisserie épaisse couleur tâche de vin, le couloir est fin, long et sans fin. Cette jeune femme vient de m'envoyer dans la salle d'attente, dans le salon de patience, comme si j'allais y trouver un recoin calme dans lequel patienter paisiblement. Bah oui c'est ce que je suis censée faire le mieux patienter, moi la patiente qui vient volontairement me prêlasser entre ces magazines périmés. J'avais pris un quart d'heure d'avance, par pure courtoisie. Finalement je regarde les demi heures défilées librement. Les minutes sont feignantes. A l'horloge pendue au mur, les aiguilles ont la tête qui tournent. Je m'étourdis de les fixer. J'ai le temps de compter les grains de la tapisserie, les plis, les bulles de cette vieille peau jaunie. Il y a 5 dalles par 7 au plafond, parmi lesquelles 6 dalles lumineuses de néons blancs. L'un deux a le hoquet et sursaute chaque seconde, pour s'évanouir ensuite quelques minutes. Ca commence à m'énerver,

ça me titille, je trépigne, je tente de penser à autre chose. Quand mon attention se porte sur les couinements des sièges plastiques qui répondent à chaque lever de fesses. C'est alors que toutes les fesses du salon décident de se replacer tour à tour. C'est épidémique comme les baillements. Je boue. Je trépigne. Je décide alors de calmer mes nerfs avec cette machine à caféine dans le coin gauche. Mais quelle bonne idée. Le César de la bonne idée. Je suis énermée donc je veux un café, bah voyons, et quand j'ai froid je veux de la glace, quand j'ai chaud je cherche une couette. Bon évidemment le goût du café est absurde. Comment une grosse boîte noire aux graphismes immondes peut elle faire naître un joli petit café sympathique ? L'odeur de ce liquide noir est une imposture. Je décide d'en faire don à la jolie corbeille à mes pieds. Le gobelet était ridicule, il avait oublié d'être solide et crédible. Finalement bredouille et fatiguée. Je retrouve ma place de patiente et dans ce milieu si hospitalier je continue de patienter. Alors patience... Patience ce mot qui lui-même dure à la lecture



75 minutes

PATIENCE

Néons, puis quatre carrés, néons, quatre carrés, néons,
néons, quatre

carrés, deux carrés puis MUR

Zoom sur la dalle de faux plafond

Comptage de petits points, 1 10 20 25 32 48 51, ah je me
suis perdue 1 10 20 25 32 48...

Dépendant d'un ticket,

de la voix d'une jeune femme,

d'un signe de la main,

d'un numéro qui s'affiche,

d'un placement d'aiguille,

d'un voyant vert ou rouge,

PATIENCE PATIENCE

"Attendre attendre

Un autre destin qui nous ressemble

Attendre attendre

Un geste tendre

Mais comme c'est difficile

Comme le temps paraît long

*D'attendre attendre"**

PATIENCE PATIENCE

En attendant

à côté des magazines périmés dont les articles sur la couleur
du chapeau de la Reine au mariage de son neveu est une
palpitation pour tous les coeurs de la salle des horloges dont
les aiguilles nonchalantes nous narguent de ne plus tourner
des bornes à tickets qui vomissent des chiffres et des lettres
lointaines

des machines à jus marrons et des bouts de plastiques colo-
rés qu'assemblent parfois des enfants malins

PATIENCE PATIENCE

Comme toute une ère de dinosaure, après mon rendez vous

des

jours

et

plusieurs

semaines

après

par

lettre

le

résultat

m'arriva.

J'ai passé un IRM,
J'ai passé 15 minutes immobile dans un tube,
J'ai passé 15 minutes sous les bombardements
de bruits secs durs frappants foudroyants lourds et réson-
nants
les minutes incomptables
les secondes ingérables
je me perds à m'orienter dans ce quart d'heure,
et puis enfin après trois heures à l'horloge de mes sensa-
tions,

je sors étourdie de cette accouphénie.
CEST ENFIN FINI



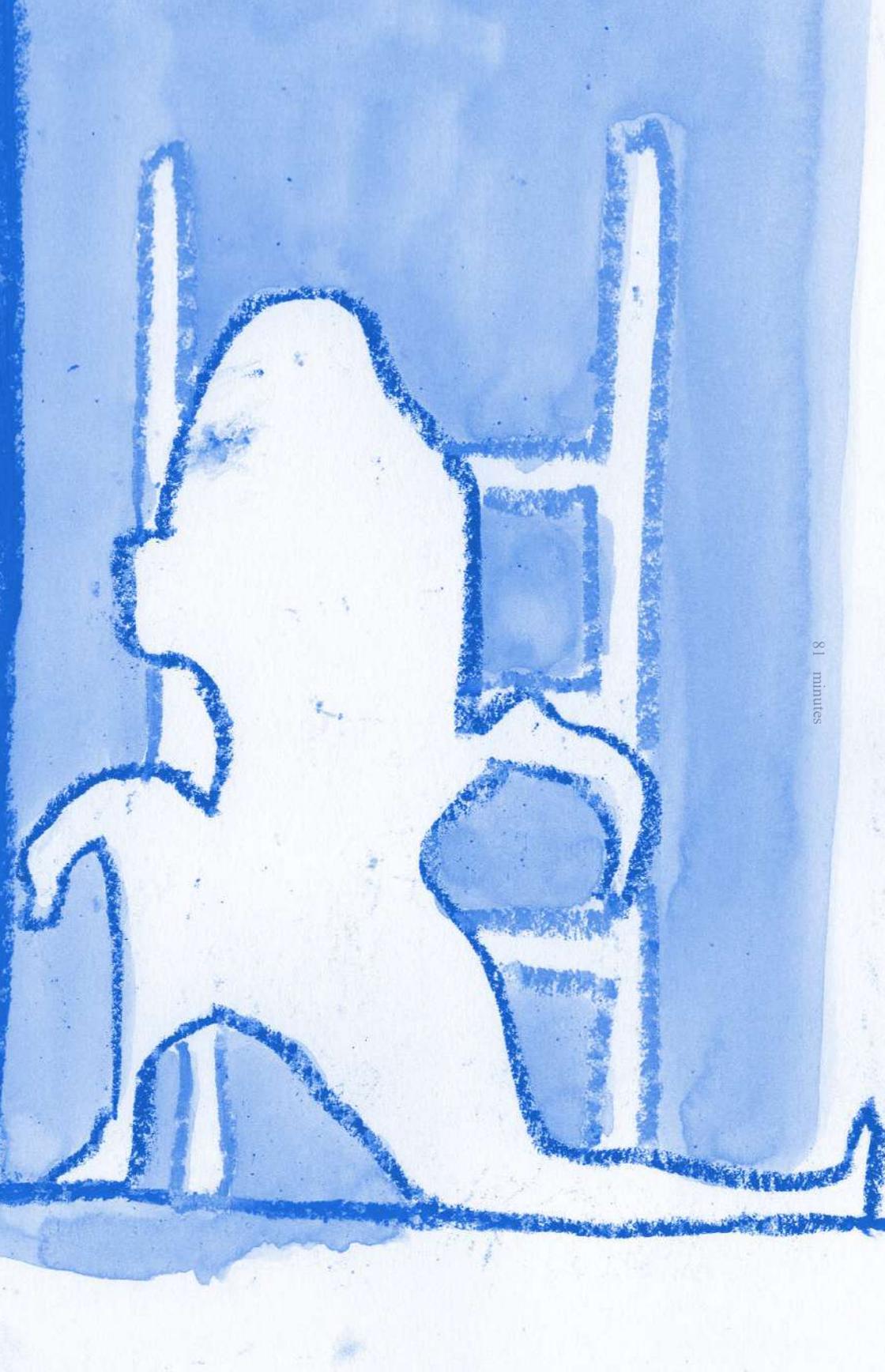
ça c'est le son de l'intérieur d'un corps en vrac

tumulte,
vacarme,
tapage,
bourdonnement,
chuintement,
clapotis,
clappement,
claquement,
cliquetis,
combustion,
craquement,
cri,
crissement,
croassement
déflagration,
détonation,
froissement,
gargouillis,
gémissément,
glouglou,
grésillement,
grincement,
grognement,
grondement,
hululement,
hurlement,
murmure,
pétarade,
râle,
ronflement,
sifflement,
tintement,
vacarme,
vagissement,
vocifération



ça c'est le son de la médecine

ablation
anesthésie
asepsie
bistouri
blépharostat
capistraton
céphalotome
chiloplastie
chondrome
clitoplastie
conchotomie
crinal
cureter
cystitome
cystotomie
dactylite
embryothlaste
entérischiocèle
épigastrocèle
éviscération
exanie
exciser
exfoliatif
exocyste
exomphale
foraminotomie
frénectomie
galvano-cautère
iridodialyse
kératotomie
laryngectomie
névrotomie
œsophagotomie
pancréatectomie
parathyroïdectomie
rachicentèse
scapulaire
sclérectomie
ténoplastie



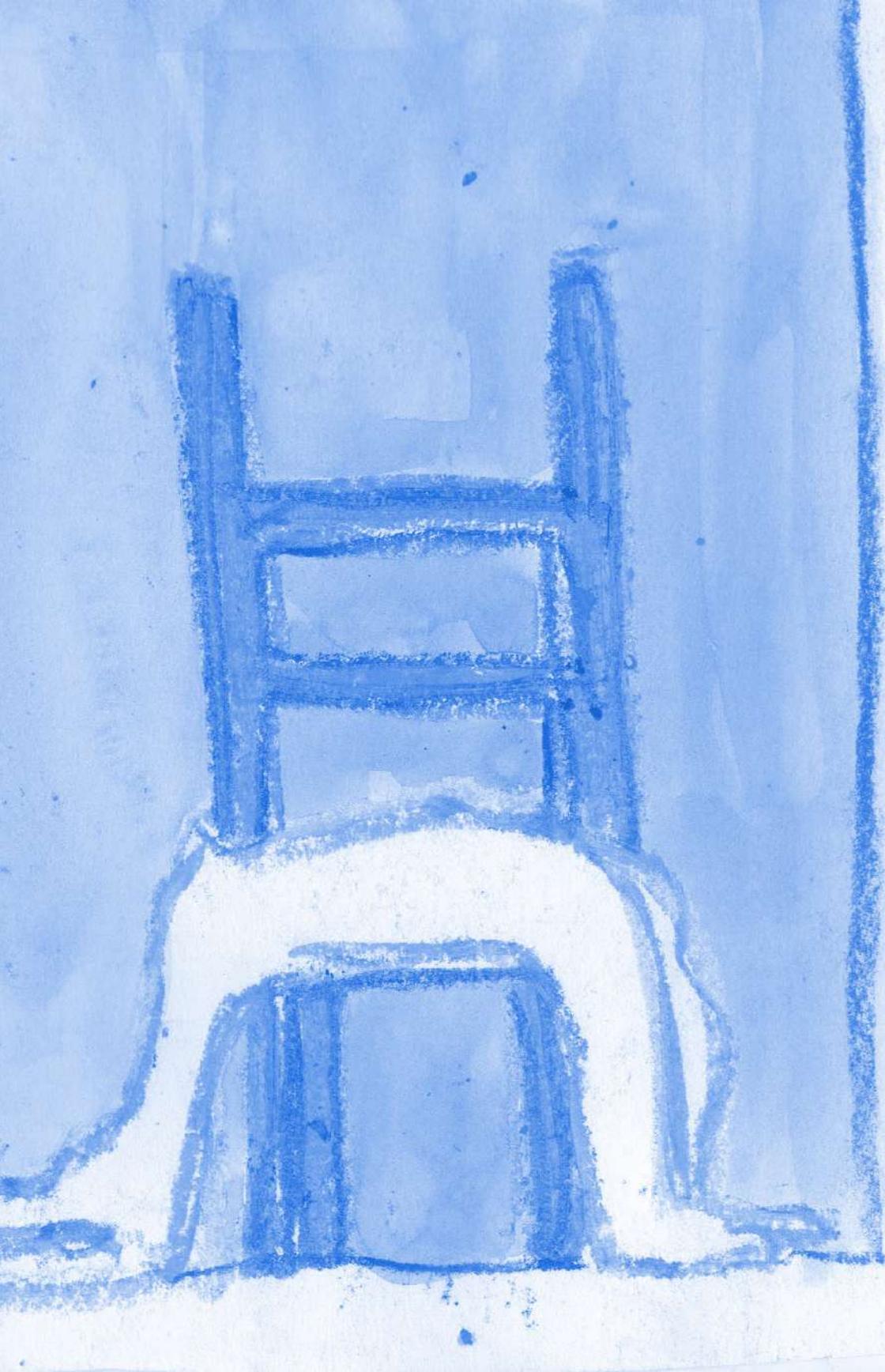
ça c'est le son de l'ennui

**difficulté,
embarras,
anicroche,
avanie,
tribulation,
épine,
os,
embêtement,
pépin,
tristesse,
désolation,
abattement,
lassitude,
mélancolie,
nostalgie,
spleen,
langueur,
bile,
cafard,
souci,
tracas,
inquiétude,
préoccupation,
désagrément,
contrariété,
déplaisir,
amertume,
malaise,
aria,
chagrin,
dégoût,
désœuvrement,
fatigue,
morosité,
tourment**



ça c'est le son de la salle d'attente

**temps,
halte,
escale,
étape,
état,
fin,
interruption,
pause,
cessation,
grève,
panne,
relâche,
repos,
suspension,
terminaison,
trêve,
étape,
fermeture,
position,
jugement,
avis,
commandement,
sentence,
butée,
arrêtoir,
cliquet,
taquet,
arrêté,
congé,
figé,
gare,
immobile,
verdict**



Un corps

gâché

maché

baché

caché

moulu

goulu

voulu

perdu

battu

salade

malade

balade

rangé

mangé

bavé

lavé

bouillote

paillote

papillote

massé

passé

valsé

je suis malade

salade

laide

lourde

lourdes

gourde

good

food foule

moule

molle

malle

salle sol bol

boule

saoule

cil qu'il qu'elle aile

hale

allez

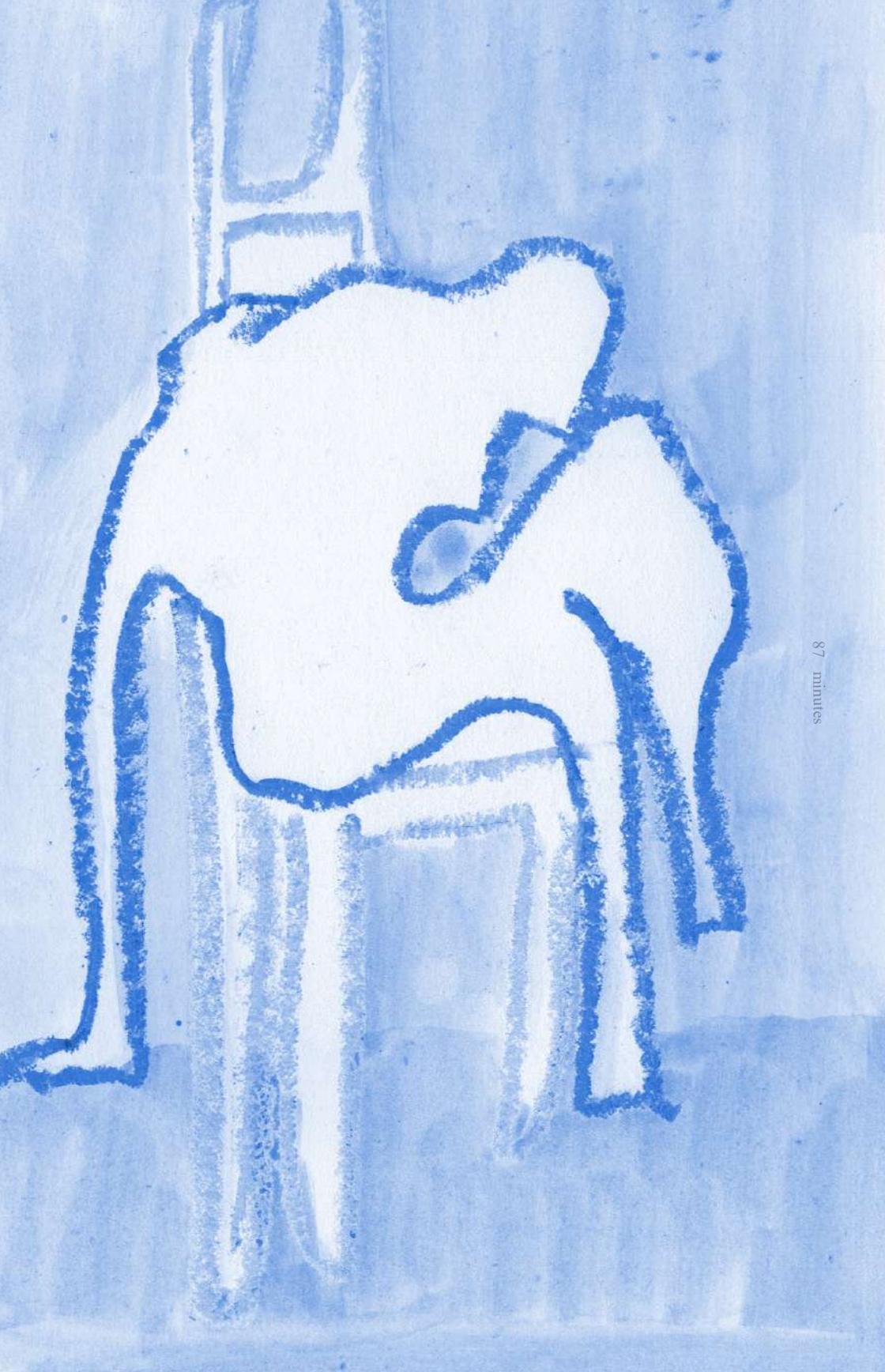
salé

vallée

volé

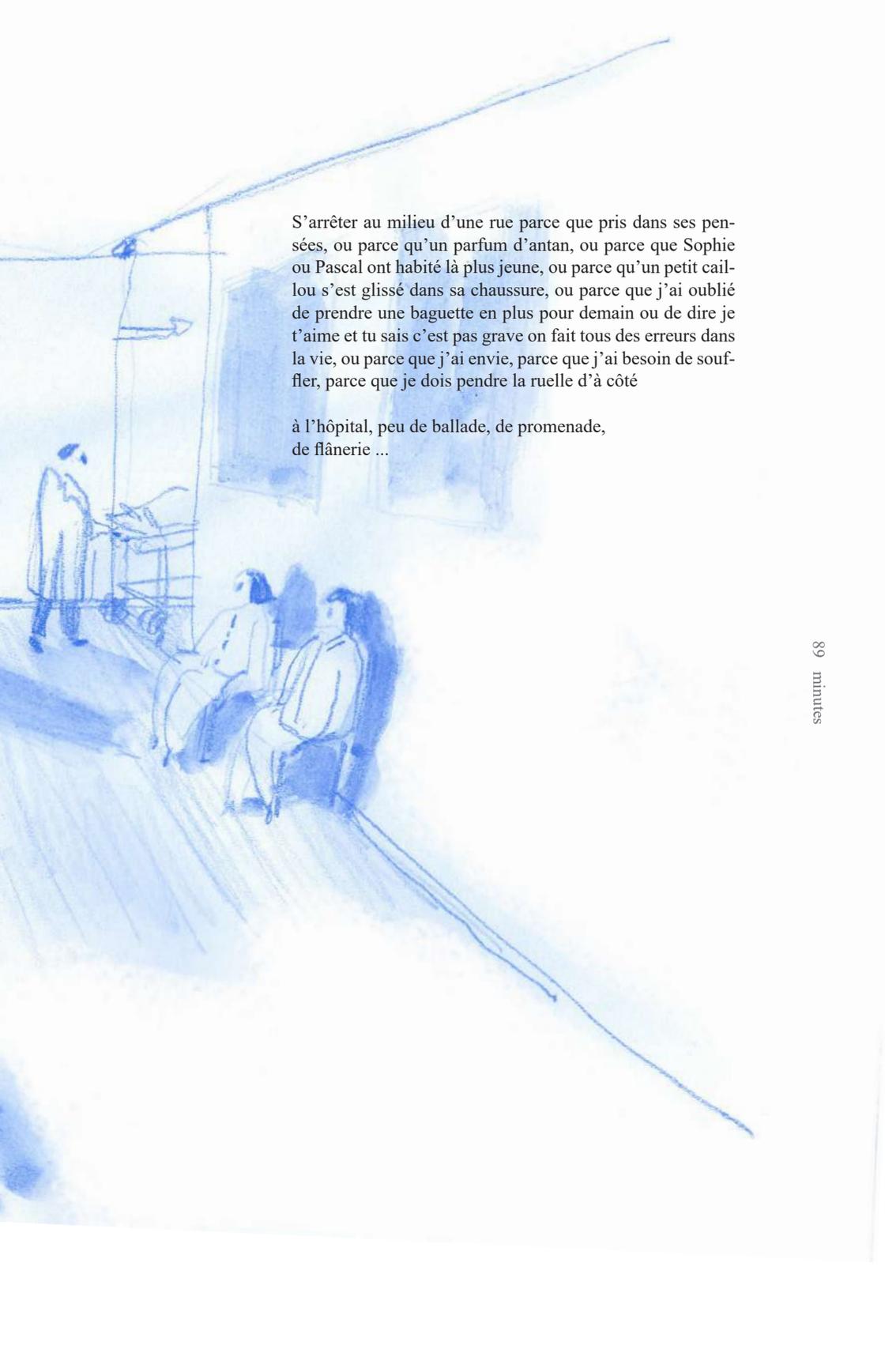
vollet

molle



dans un couloir





S'arrêter au milieu d'une rue parce que pris dans ses pensées, ou parce qu'un parfum d'antan, ou parce que Sophie ou Pascal ont habité là plus jeune, ou parce qu'un petit caillou s'est glissé dans sa chaussure, ou parce que j'ai oublié de prendre une baguette en plus pour demain ou de dire je t'aime et tu sais c'est pas grave on fait tous des erreurs dans la vie, ou parce que j'ai envie, parce que j'ai besoin de souffler, parce que je dois pendre la ruelle d'à côté

à l'hôpital, peu de ballade, de promenade,
de flânerie ...

La violence molle des espaces abandonnés
victimes des espaces oubliés
ou oubliés dans un espace vide
aujourd'hui
alors des corps accusent des défaites
dans des failles
des petits espaces
de petits vides laissés
entre ces grandes choses qui dysfonctionnent
l'europe dysfonctionnent
et certains attendent à l'entrée, sur le seuil de la porte
l'école dysfonctionne
et certains attendent au fond de la classe
sa devise dysfonctionne
la planète dysfonctionne
et l'écologie attend à la fin du discours
les services de santé publique dysfonctionne
et le couloir se remplit
Et en face un mur

Marielle Macé explique :

*Si toute vie est irremplaçable (et elle l'est), ce n'est pas exactement parce qu'elle est unique (même si évidemment elle l'est), c'est parce qu'elle est égale, devrait toujours être tenue pour telle. Or tout se passe comme si nous recevions certaines vies comme des vies qui ne seraient au fond pas tout à fait vivantes ; tout se passe comme si l'on considérait certains genres de vie, ainsi que le dit Judith Butler, «déjà comme des non-vies, ou comme partiellement en vie, ou comme déjà mortes et perdues d'avance, avant même toute forme de destruction ou d'abandon.»**

Marielle Macé parle dans «Sidérer, considérer» des réfugiés à Calais entre autres, Judith Butler, dans plusieurs ouvrages, parle du genre, du milieu queer ; ses corps bloqués dans les creux de la pensée, dans les creux de ce que la société pense. On repousse tous ces corps «pas pareils», «différents», «autres», tout ce qu'il y a à partir du début de l'extérieur de soi ...

C'est ainsi que les corps faibles, fatigués, tordus, cassés, gonflés, griffés, troués, vieilliss ne sont pas considérés même dans cette institution, au joli nom d'hospital.

On est dans le blanc des plans de Nolli,
dans le petit vide entre deux édifices pensés,
dans les deux petits trous des boutons de gilet.
On a fait des trous pour passer au travers et pour attacher
deux pièces ensemble,
Ce trou là on le creuse
on ne le construit pas,
on en fait le contour
on ne le dessine pas
Alors ces blancs sont vides
Et on attend au bord du vide de rentrer dans la matière
Un lieu de passage comme le couloir ne peut pas être un
seuil, le corps a besoin de coupure espace temps
de pause spatio-temporelle

Pour le rendez-vous de dermato, nous sommes alignés dans
le couloir du CHU,

*Dans le couloir,
Il y a des ailes:
L'Aile Sud,
L'Aile Nord,
L'Aile qui va de l'Est en Ouest.
Dans le couloir,
Il y a des anges
Qui se déplient,
Qui se déploient,
Disparaissent derrière des portes,
La 2, la 6 ou la 23.
Dans le couloir
Il y a des anges
En sandales
Et en blouses blanches
Qui portent, accrochée
Sur leur coeur,
La douceur de leur prénom.
Dans le couloir,
Il y a des rires,
Des chuchotés
Et des éclats.
Y a des pâleurs,
Y a des urgences.
La chambre 12 qui s'en va.
Dans le couloir,
Y a des appels
Qui s'inscrivent en lampes bleues
Sur un grand tableau de milieu.
Il y a des odeurs,
Y a des lourdeurs de fleurs fanées.
Il est midi.
Y a le bruit des chariots qui grincent
Et les odeurs de ragoût froid.
Il y a des pas.
Il y a des voix
Dans le couloir,
Devant la 12.
Y a des silences,
Y a des errances,
Y a des sanglots.
Il y a des anges
En blouses blanches
Qui bercent le désespoir.
C'est 18 heures.*

*Y a des appels
Dans le couloir.
C'est l'heure des solitudes
Et des angoisses.
Dans les chambres,
Y a des combats,
Y a des victoires,
Y a des colères,
Y a des courages,
Des rémissions,
Des espérances,
Des volontés de savoir.
Il fait chaud,
Il fait froid.
Il y a la douleur tenace,
Des fatigues à n'en plus pouvoir,
A ne plus rien vouloir
Que dormir,
Dormir
Seul,
Le visage contre le mur.
Il est minuit
Dans le couloir.
Il y a des ailes:
L'aile Sud,
L'aile Nord,
L'aile qui va de l'Est en Ouest.
Dans le couloir,
Il y a des anges
En sandales
Et en blouses blanches
Qui portent, accrochée
Sur leur coeur,
La douceur de leur prénom*

Je regarde les trains passer
Je me sens comme dans une gare,
Ah ! c'est peut être à mon tour
J'ai un mètre devant mes yeux, puis le mur et ses trois portes
qui risquent de s'ouvrir à tout moment

*la porte ! la porte c'est tout un cosmos de l'Entrouvert. (...) origine même d'une
rêverie, où s'accumulent désirs et tentations, (...) la porte me flaire, elle hésite*
fermée, verrouillée, cadénassée, parfois la voici ouverte entre baillée.***

*A la porte de ma maison qui viendra frapper
Une porte ouverte on entre
Une porte fermée un antré
Le monde bat de l'autre côté de ma porte****

Le monde inconnu
des portes ouvertes ou fermées
forme des peurs, angoisses et du suspens

Alors je suis les trains passer de droite à gauche
vérifier dans quel train j'embarque
vérifier les aiguilles de ma montre
vérifier mon ticket
redemander confirmation à la guichetière
ça fait plus d'une demi heure que j'aurai du être appelée

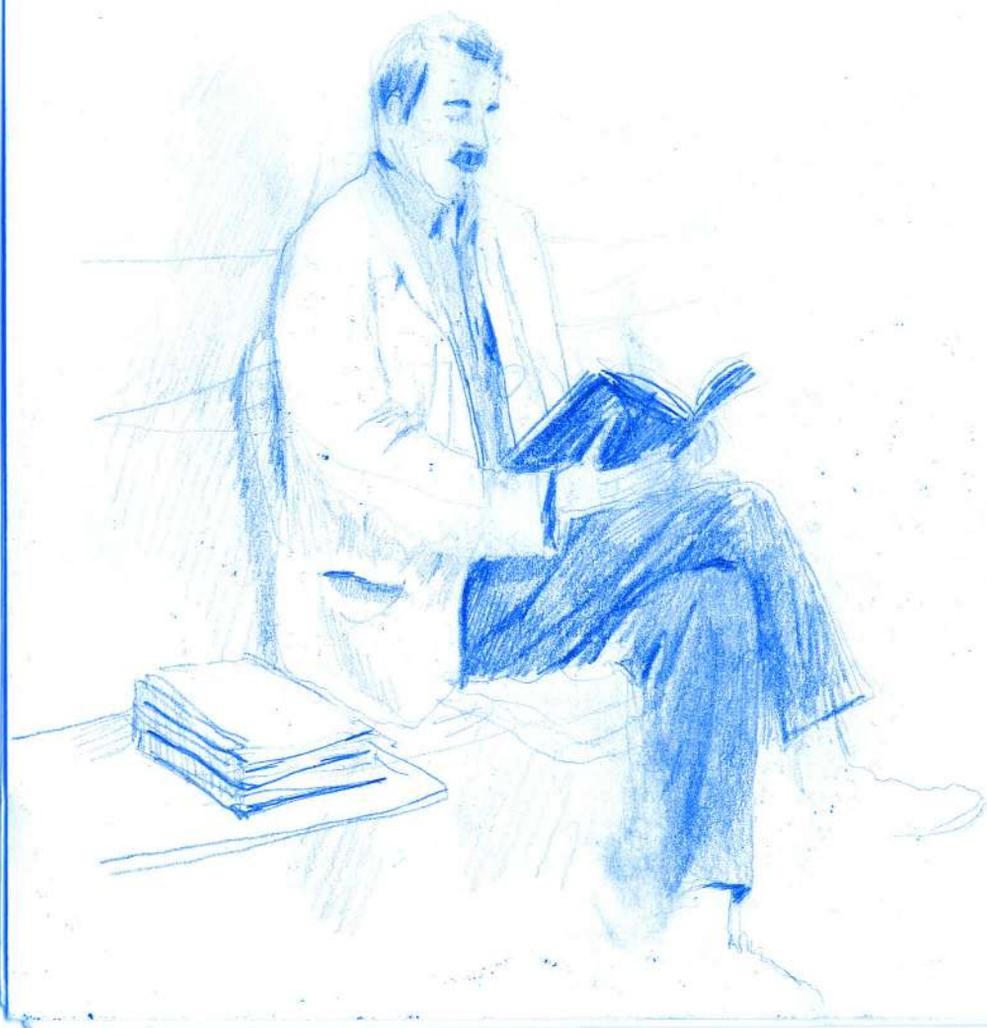
Le sol c'est un Terrazo en linoléum
une plinthe courbe relie le sol au mur,
c'est peut être sa remplaçante aujourd'hui
au mur c'est toujours du linoléum, ça imite une peinture à
la chaux bleue
Des brancards passent, défilent, reviennent
J'espère ne pas finir comme ça
Certains transportent des gens endormis,
D'autres sont en pleine vie
Certains crient dans le silence
D'autres pleurent en silence

* PELLERIN, Jean

** BACHELARD, Gaston

*** BIROT, Pierre Albert, *Les amusements naturels* p217

dans un couloir



**Voici «Pantalon velours côtelé»,
qui a attendu 35 minutes,
pour 12 minutes de rendez-vous.
Il a d'abord enlevé sa veste,
comme s'il savait qu'il allait rester là un certain
temps.
Il a refait ses lacets, de chaque côté,
ouvert 7 magazines,
soufflé dans sa moustache plusieurs fois,
en levant les yeux au ciel.
Il a croisé ses jambes 3 fois à gauche, 4 fois à
droite.
Lorsqu'il s'est levé il a dit : «Aah» «Bon...»**



Voici «Pull marron».
Lui, a attendu 41 minutes,
pour 27 minutes de rendez- vous.
En arrivant, il a bien choisi sa place,
en face d'une fenêtre
au bout de la rangée
Il a dormi sur bras gauche dès qu'il est
arrivé.
Son corps a penché dangereusement vers
l'intérieur et l'extérieur de la chaise.
Assez paisible comme personne,
il a vite capitulé contre le temps d'attente.

Lui, il est d'une génération où l'on attendait.
Il connaît la terre, les saisons, la météo par les insectes, les années par les récoltes.
Il attend que ça germe, que ça pousse,...que les intempéries s'arrêtent. Il connaît la patience et le souci, dans les vases comme des fleurs à bouquet.

C'est bien souvent les pauvres qui attendent, ce qu'Edouard Louis appellent les "dominés".
Edouard Louis écrit " L'histoire de ton corps accuse l'histoire politique". Un corps pauvre attendra, un corps riche n'attendra pas. Il n'y a de queue qu'à Lidl, Aldi,... jamais à Repetto, Vuitton, Gucci. La patience est une qualité de "corps dominé" ? Un outil pour (sur)vivre ?

Attendre c'est compter et peser le temps,
«**le temps** c'est de l'argent»
Attendre c'est compter et peser l'argent ?

dans un couloir



Voici «Pull rose et jogging».
Ils ont attendu 1h05,
pour 23 minutes de rendez-vous.
Il n'ont pas beaucoup discuté.
Leurs corps étaient collés.
Ils ont regardé un dossier de papiers médicaux.
Ils ont vérifié l'horaire, le lieu et l'heure à leur
montre, 3 fois.
Lui est allé téléphoner 3 minutes dans le couloir.
Elle a fermé les yeux 7 minutes.
Les magazines et autres prospectus
dans l'étagère ne semblaient pas vraiment les
captiver.

Ils avaient le corps que l'attente a fabriqué, que le temps
a concassé. Ces corps gros, mous, souples qu'on fait
attendre facilement, docilement.

Ils avaient l'attente sur le corps et la patience dans les
pieds pour (su)porter toutes ces minutes
car oui... ils attendent

Ils attendent au pôle emploi, à la caf, la mairie, les soldes,
son salaire, ses allocs
sa vie est un marathon de l'attente

Ils les ont tellement fait attendre que leur corps a pris la
forme de l'attente molle moche et pesante.

dans un couloir



Voici «Enceinte et cheveux gris».
Ils ont attendu 37 minutes ensemble
elle l'a attendu 21 minutes de plus,
pendant le rendez vous de «Cheveux gris».
Elle s'est massé le ventre,
a croisé droite, gauche, droite, gauche.
Lui lisait Homère de Sylvain Tesson.

Plus ils restent là, plus ils s'estompent
Ils deviennent paysage
Le paysage de ma salle d'attente

*Tiens-toi dans le couloir, sourd et aveugle, et patient; le temps n'existe plus, comprends tu bien. Étouffe tes sens, ne t'étonne de rien, car si la réalité raisonnable doit le céder à l'autre, c'est parce que selon la réalité raisonnable toi et moi d'ici à quelques jours nous serons deux morts. **

Alors que Jouve l'écrit dans son livre "scène capitale" en 1935

Je proposerai bien de l'afficher dans ce couloir du CHU, parmi les autres affichettes de défense, d'information et le plan de secours sur ce rectangle de liège.

Il disait sourd aveugle et patient.

Le couloir l'est tout autant, bien plus que le patient lui même.

Sourd, assourdi par ce linoléum, les joints caoutchouteux amortissant la fermeture des portes, les crocs, qui plastique contre plastique, ne font qu'un petit bruit. Aveugle du jardin ou parking qui entoure l'hôpital Aveugle des salles de consultation, aux ascenseurs, qui font apparaître de temps à autres, le prochain acteur de la scène

Patient, constant, sans marque du temps qui passe

le couloir est sourd, aveugle et patient

Quand il faudrait que nous le soyons :

sourd des derniers mots aux patients sur le pas de la porte
sourd des conversations flippées du prochain patient avec sa femme

sourd des pleurs ou cris derrière la porte

aveugle des brancards encombrés

aveugle des autres pathologies assises.

Pour le rendez-vous de dermato, nous sommes alignés dans le couloir du CHU,

comme si nous tentions de pêcher dans les vagues
un effort de calme de concentration d'introspection
dans un flux continu

de gauche à droite

de droite à gauche

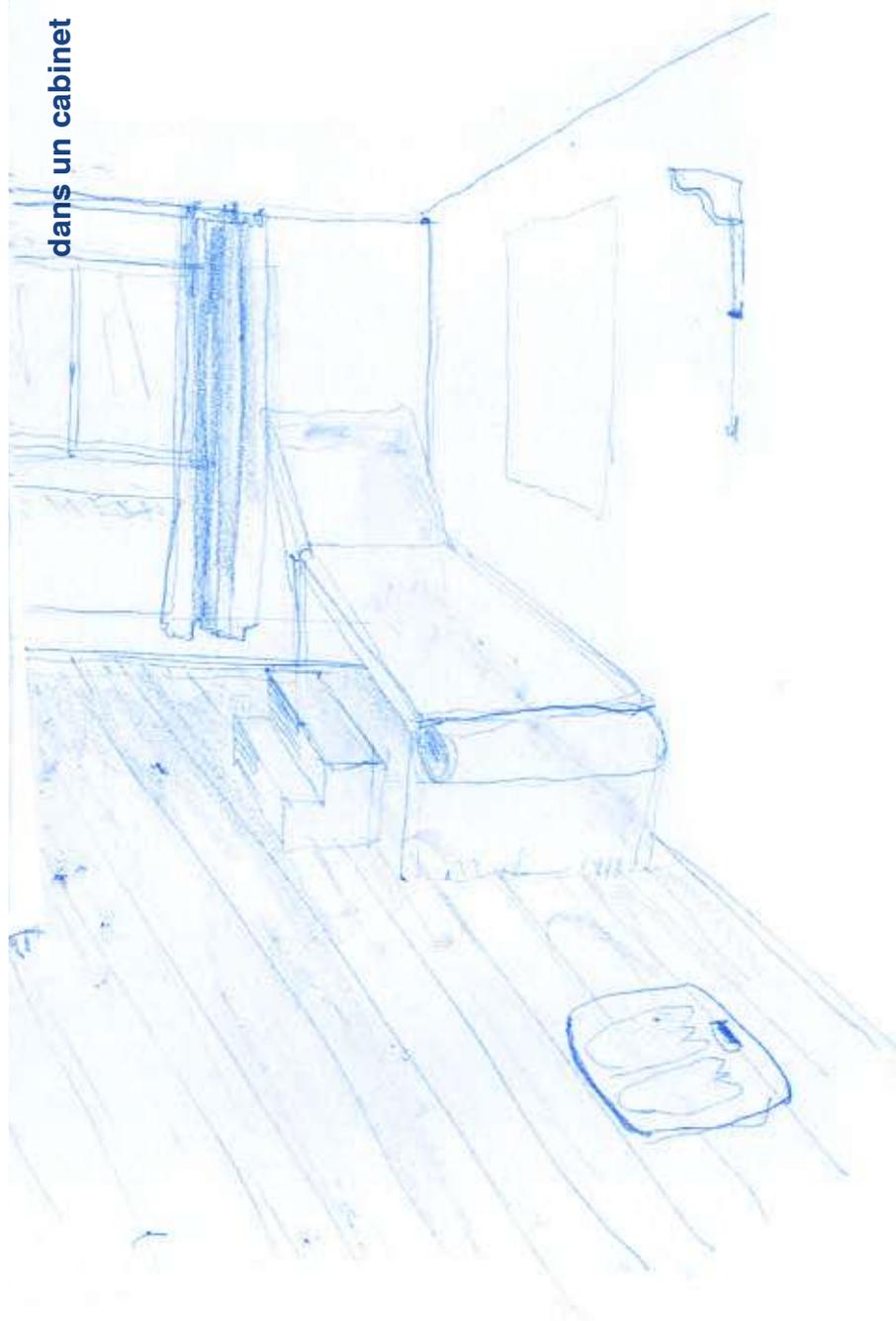
ça sort à cour

rentre à jardin

selon la convocation, il faut arriver 30 min avant le rendez vous.

le CHU s'organise pour que nous attendions ?

dans un cabinet



*L'espace. Etant donné un mur, que se passe-t-il derrière ?**

Comme aveugle dans la tente d'août en pleine tempête,
j'essaie de tendre l'oreille jusqu'au travers des parois pour
voir ce qui s'y passe, ce qui arrive, ce qui se déroule et roule
dehors.

J'interprète les petits bruissements et les voix sourdes, pour
savoir qui vient et qui traverse.

Comme un tuba vers la réalité qui bouge

Et il m'a laissé là sur ce siège incliné pour aller chercher
son assistante, je crois,

ou vérifier des radios,

et je restais là la bouche ouverte, forceps entre les mâ-
choires,

à répondre avec des voyelles, gutturales

à des questions qu'il m'a posé avant de partir

Des étagères comblées de livres scientifiquement flippants
sur les dents, les os et toutes autres thématiques folklo-
riques.

Des dessins d'enfants qui oublient toujours le cou de leur
personnage.

Des fausses plantes qui prennent la poussière au plus haut
de l'étagère.

J'ai cherché ce qu'il y avait de vivant dans mon champ de
vision.

Je n'ai plus de salive, ça s'assèche.

Quand enfin quelque chose de vivant traverse mon champ
de vision.

Par-delà la fenêtre, l'antenne du tramway se balade dans
l'avenue.

Comme une girafe filaire, elle griffe le ciel bien gris, me
rappelant que tout serait vivant derrière le statisme général.

J'avais presque l'impression de tomber dans un coma vi-
suel, en observant tous ces objets morts,

ces murs ridés des années 70.

Ces dalles de plafonds au micro pointillés

pour me sauver de ce naufrage de centaines de minutes pour
moi, et d'un "je reviens" pour lui,
je suis les lignes du plafond.

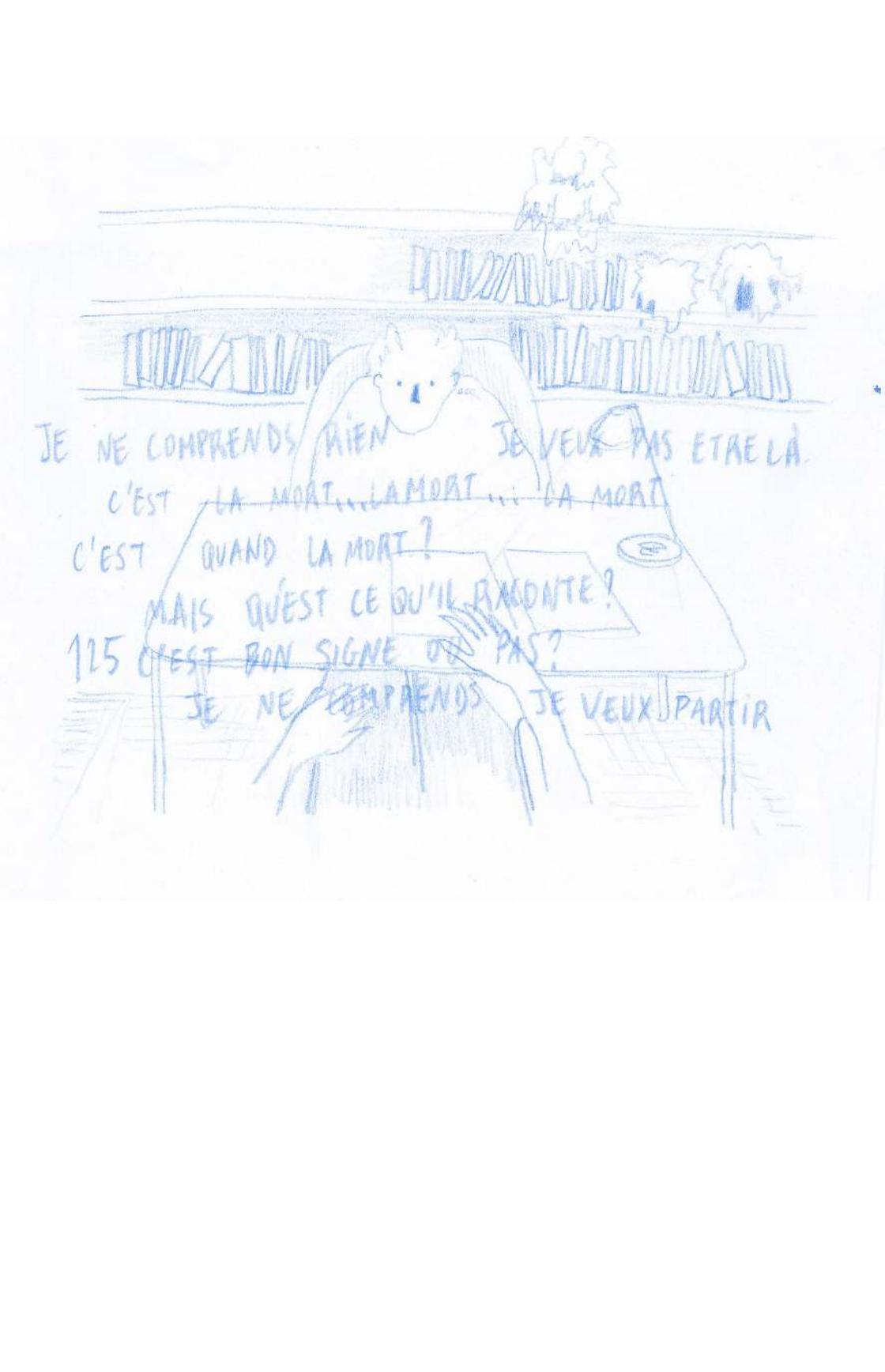
**dans un cabinet
de l'oncologue**

**à cause des mots dans la tête
entremêlés
à cause de ces méli-mélo
pèle mèle,
imprononçable mélange
les premiers deviennent derniers
et l'ordre change
et tout s'inverse
et se bouscule
ma bouche est close
et mes mots fusent
arithmétique folle
découpe subjective
oscillations du vocabulaire
puis je glisse de syllabe en syllabe**

pour comprendre ce que la blouse veut m'annoncer
Grave pas grave
Long pas long
Mortel pas mortel
Telle est la question

pour expliquer ce qui se déroule dans mon corps
le médecin a les lèvres qui frétilent de paroles,
le cou s'incline pour voir si je comprends
le stylo pointe des organes ou des os sur des scanners en transparence

C'est un rendez vous surréaliste,
une performance lettriste d'Isidore Isou.



JE NE COMPRENDS RIEN JE VEUX PAS ETRE LA.
C'EST LA MORT... LA MORT... LA MORT
C'EST QUAND LA MORT?
MAIS QU'EST CE QU'IL RACONTE?
125 C'EST BON SIGNE OU PAS?
JE NE COMPRENDS JE VEUX PARTIR

J'ai changé de verbe, j'ai migré du verbe «avoir une maladie» vers «être une maladie», je suis désormais la maladie, qui parle, qui bouge, qui mange peut être.

Mais je suis la maladie, tout mon corps, tout mon esprit, tout.

La maladie c'est male habitus
c'est ce qui est en mauvais état.

Alors en quelques minutes, on appelle tous les mécaniciens de la section, pour observer ce corps en panne.

Ici support d'attente, la chaise est ailleurs un symbole qui renvoie à plein d'images quotidiennes.

Chaise- éloge de chaise -déluge de chaise

Torture redressement éducation sécurité

La chaise comme outil de ce monde, symbole du monde, un monde où l'on apprend assis, rangé, ordonné.

J'ai 7ans réveil matin

CHAISE petit déjeuner – tes mains sur la table

CHAISE école – ta tête elle tient toute seule

CHAISE musicale – tu te casses tu perds ta place

CHAISE école – retourne à ta place

CHAISE cantine – on se redresse

CHAISE école - on ne se balance pas

CHAISE bus – laisse ta place aux adultes

CHAISE piano – droit le dos droit

CHAISE diner- t'as une fesse en vacances ?

CHAISE à la TV – kidnapping

JOURNEE DE CHAISE

Pose toi là lève toi laisse ta place tiens toi droite te balance pas chacun sa chaise assied toi lève toi y a le directeur asseyez vous une estrade pour le maître une chaise pour l'enfant. Des chaises dans la rue pour ne pas s'allonger, on se tient droit, on est sérieux, en représentation en contrôle et contrôlés.

J'ai 28ans réveil matin

CHAISE entretien

CHAISE bureau - travaille et sois efficace

CHAISE déjeuner - obtiens une promotion

CHAISE réunion - implique toi sans t'imposer

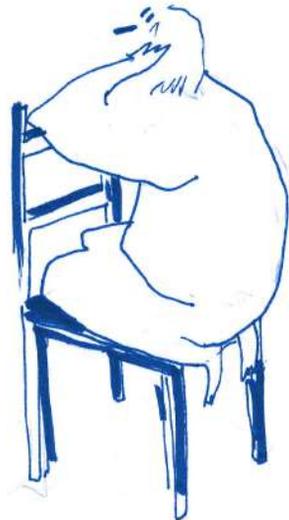
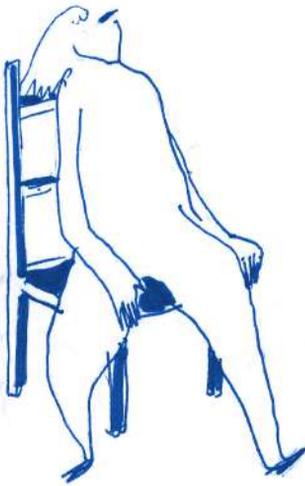
CHAISE documentaire- la peine de mort

CHAISE spectacle – t'endors pas

CHAISE bar- sois sensuel mais contiens toi

fesses plates
à bout de patience
aplaties par le temps

au bord de ma chaise
chaise à lire
chaise à l'heure
chaise alors
chaise à bout
chaise d'abord
chaises des heures



**Elle se tenait là
lasse, sans doute
oui douteuse, elle était
taille mannequin
menton haut
haut de soie fine
fine et frêle,
posant, figée
elle est immobile,
comme de pierre,
de peur elle se tenait là
tenue par ce plastique incurvé,
elle accuse ce que la médecin vient de lui
expliquer avec des mots absurdément abstraits
Ces paroles viennent d'arriver
Repassent une à une pour une deuxième analyse
dans mon cerveau flambé aux émotions**

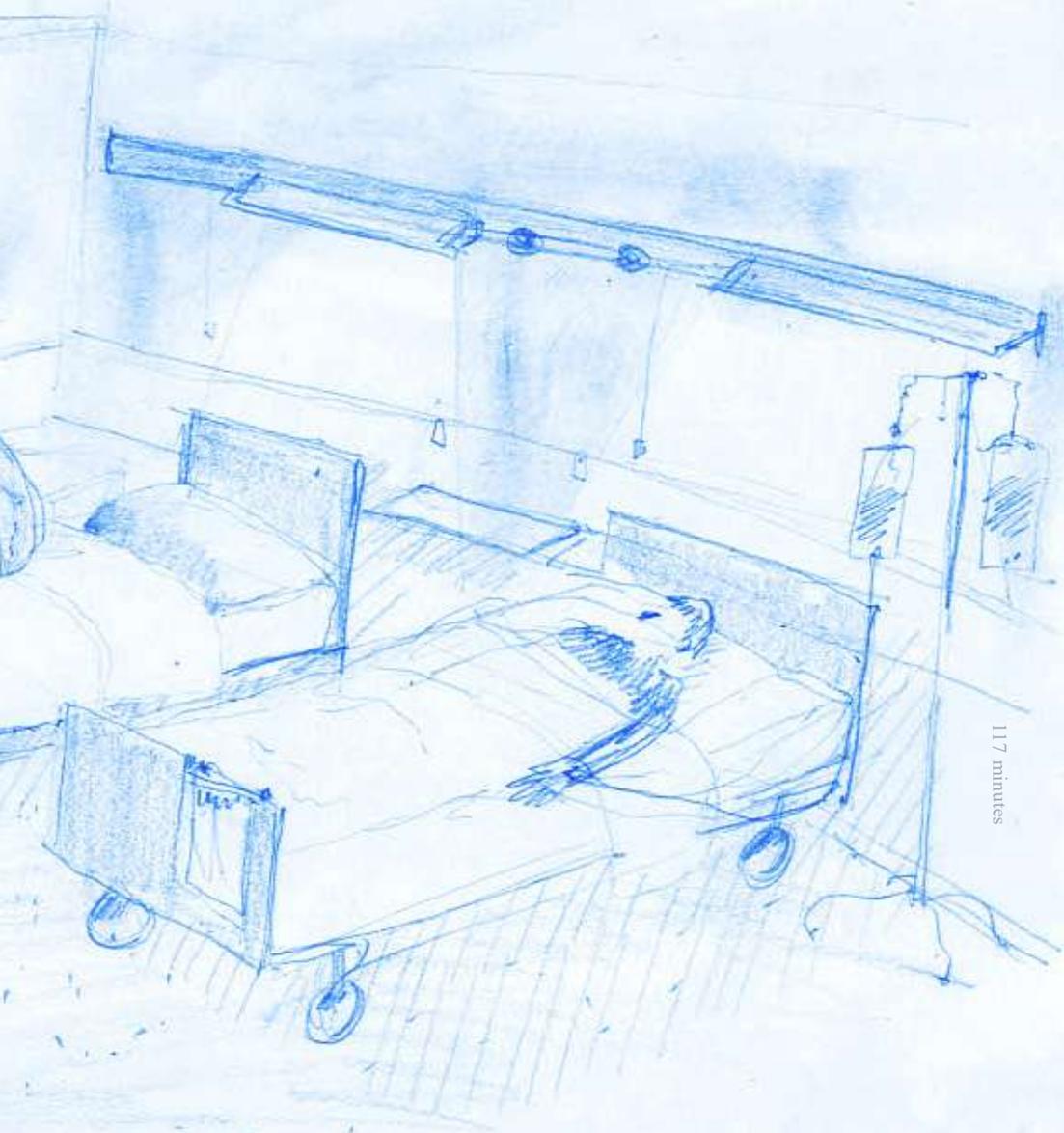
**Puis j'attends d'autres analyses
Puis j'attends d'autres résultats
Puis j'attends d'autres conclusions
Puis j'attends le diagnostic
Puis j'attends d'être soignée
Puis j'attends d'être en rémission
Puis j'attends d'être guérie**



Je me souviens de ma chambre d'enfant, comme une tente bien solide, un pan de toit venait protéger mes nuits.

Je me souviens de la chambre des enfants chez mes grand-parents, un matelas tellement mou, que nos petits corps s'y perdaient, souvent des fleurs séchées dormaient dans un vase kitch. Il y avaient du textile partout, des napperons, des tapis, des ronds en crochet sous les cadres des photos du passé, et sur une table de bois des trophées gagnés aux concours de pétanque.

Ces chambres d'enfance dans lesquelles corps et rires se chamaillent quotidiennement, sont les refuges de nos souvenirs chauds. Ces cabanes abritent rêve, imagination et bêtise. La collection et l'amas de trésors, d'objets, de cartes, de posters, de peluches, forment le bric à brac constructif de ces abris. Des abris : replis, refuges, retours. Qu'elles soient de bois ou de couettes, de coussins, de livres ou de matelas, les chambres-cabanes sont des réserves de paisible.



117 minutes

Shootée avant l'opération, mon corps de malade à soigner, est enfermé dans le sommeil paralytique pendant un temps immesurable.

Quand ce n'est pas le corps entier qui est coincé dans des abysses molles, c'est un membre ou plusieurs qui sont paralysés, prisonniers.

Quand j'étais enfant, après la première opération pour effacer ce bec de lièvre, je portais des manchons. Petits tubes d'Essui-tout autour des bras pour ne pas gratter ou retirer les pansements sur le visage. Le quatre-pattes m'était impossible, mobilité très réduite. Alors que la zone «malformée» était minime, les bras sont bloqués. Ce qui, à cet âge, bloquait l'ensemble du corps.

Quand Frida Kahlo est hospitalisée en 1950, elle reste allitée pendant 9 mois, coincée dans un carcan de plâtre. Elle s'est fait transportée sur son lit à la galerie pour les vernisages. Elle se dit «asphyxiée» par l'immobilisation.

Elle a souhaité être incinérée, car elle était restée trop longtemps dans cette position couchée.

La maladie ou malformation même ciblée, diffuse la paralysie à l'ensemble du corps, physiquement ou mentalement.

Dans la paralysie, l'immobilité fusionne avec la maladie. Etymologiquement, il s'agit là du relâchement d'un lien, celui qui lie l'âme au corps et tient les organes dans une certaine tension (musculaire, plus tard artérielle) la paralysie, en relâchant cette tension, défait ce lien, en même temps qu'elle le resserre et enchaîne l'âme au corps. D'origine traumatique, vasculaire, génétique, virale, toxicologique, dégénérative, neurologique...cette maladie n'entraîne pas toujours les mêmes souffrances, mais toutes sont des variations autour d'une même peine : celle de l'immobilisation. [...]

*La paralysie contraint à habiter un corps-prison dans un hôpital prison. Le patient exposé au système hospitalier en devient le premier critique, puisque le personnel soignant tourne autour de lui ? Cette situation peut s'inverser dans un rêve, comme celui de Jean Dominique Bauby qui se promène dans un musée Grévin où le personnel est transformé en figures de cire. Mais surtout, elle s'élargit : les relations affectives ou sociales tournent autour du malade – souvent au loin. Ce mouvement circulaire tend à se figer : « Tout est immobilisé, le monde entier ». L'accident a fait glisser le monde hors de l'évènement. Bauby, victime à la suite d'un AVC du locked in syndrom (les facultés intellectuelles, intactes, sont comme verrouillées dans le corps paralysé) communiquait par le clignement de sa paupière gauche ; et ce dont il témoigne par delà sa mort, c'est de ce monde où rien n'arrive, et encore moins le dimanche quand le personnel se raréfie.**

* LEBRE, Jerome, *L'hôpital et les paralysies dans «Eloge de l'immobilité*

*Quoi d'étonnant si les prisons ressemblent aux usines, aux écoles, aux casernes, aux hôpitaux, qui tous ressemblent aux prisons.**

L'hôpital peine alors à s'écarter de la prison : le malade n'entre et ne sort pas quand il le souhaite : s'il est « traité en véritable prisonnier », c'est aussi parce qu'il est mal nourri, peu écouté, soumis à un savoir médical analytique. Même là où il s'agit de diminuer la douleur, la privation de mouvement s'accompagne d'un supplément de souffrance.

On demande aux malades de ne pas bouger ; mais c'est que leurs facultés sont atteintes. La norme se noue à une nécessité qui s'est présente hors de l'hôpital sous la forme de l'accident : de ce qui aurait pu ne pas arriver, mais arrive parce qu'il ne cesse de se produire dans le monde.

*Le caractère contingent de l'accident ou de la maladie, que l'on nomme leur « bêtise », est comme une détention arbitraire (trois mois, six mois, à vie) quand ce n'est pas une condamnation à mort. Être tenu, retenu au lit oblige alors à trouver un mode de vie déterminé par cette station couchée qui peut parfois être définitive : le lit vous pénètre. On y vit tout à fait. Même, on y pense.***

Le corps malade est paralysé et enfermé autant dans la maladie que dans l'attente qu'elle engendre.

**enfermée dans la maladie
comme dans cet hôpital,
dans ce lit
enfermée dans sa peur
enfermée dans l'image du malade**

Tout voir, tout contrôler, comme dans cette société de contrôle, où badges et codes décorent les entrées, où caméras et radars captent jusqu'à notre banal quotidien.

Michel Foucault parle du panoptique de Bentham. Son observation et analyse pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'hôpital.

Le maître mot : la transparence ! La transparence de toutes les pièces, les salles d'attentes, les chambres, les salles de réveil sont vitrées ou en partie. Nous voyons tout de ce qui se déroule dans la loge d'accueil. La transparence est une qualité honnête, mais aussi un trait de la surveillance et du contrôle.

* FOUCAULT, Michel

**LEBRE, Jerome, *L'hôpital et les paralysies dans «Eloge de l'immobilité*

Les rayons X,
le blanc des blouses,
le blanc des murs,
les angles droits,
les surfaces lisses,
les organes incisés.

A l'hôpital tout est visible, les os, les organes, la saleté, la moisissure. Et tout est sous contrôle.

Ahmed Bouanani décrit le quotidien d'un monde «aux horizons emmurés» dans *“L'Hôpital”*.

*A force de vivre dans la même promiscuité (...) dans une ambiance à huis clos, les hommes ont maintenant le même âge», «l'enfance et la vieillesse brûlent dans leurs prunelles d'un même feu de joie. Quant à leur mémoire elle ne diffère guère de celle du chien.**

Accueil froid, chambres anonymes, des espaces d'une banalité plate.

A l'hôpital cohabitent fonctions médicales, techniques et sociales, entourant deux constantes : le patient et le bloc opératoire.

*Prisonnier de l'hôpital ou de mon corps, démuné de tout, même de ma mémoire où pourtant j'avais le pouvoir de pétrir mon argile à volonté dans le sang des astres et des légendes et dans la saveur à goût de mille printemps et de doux hivers des chants et comptines désormais enfouis dans les sillons secrets, je dormais et m'éveillais avec d'affreuses sensations d'inconsistance et d'angoisse ou de déchirement, ne disposant plus de fil logique, et mes chutes dans les frontières du jour et de la nuit répétaient cruellement l'image caricaturale, l'image manquée d'une victoire et d'une liberté ***

* BOUANINI, Ahmed, *L'hôpital : Récit en noir et blanc*

**LEBRE, Jerome, *L'hôpital et les paralysies* dans «Eloge de l'immobilité

**Une porte condamnée, un prisonnier condamné,
un malade condamné, c'est l'espace-temps qui se
réduit jusqu'à s'arrêter.**

«La patience est le sort des faibles»

JACQUES ATTALI

Ces temps étendus et continus
Nous les horizontaux et mous
Eux les verticaux et insaisissables
Nous les amorphes silhouettes
Eux les robotiques rapides routiniers
Infinies rondes de ces marcheurs blancs
Et des mornes cailloux blancs livides emballés stationnés
Chaque nuit ou chaque jour des nouveaux cailloux arrivent
Et chaque matin des cailloux éclatants ressortent

La patience est une aptitude fossile
Elle perdure chez certains comme la corne du rhino
Elle perdure chez certains pour survivre
Mais elle a abdiqué chez le reste de l'humanité
Cette humanité qui va plus vite, plus haut,...

Peur peur peur peur, peur de rester, peur de partir, peur d'être venue, peur d'y aller, peur de pas gérer, peur de surmonter, peur de monter au ciel, peur de descendre en terre, peur de déterrer, peur d'enterrer, peur d'être contrôlée, peur que ça dérape, peur du mal, peur du moche, peur du vide, peur de l'oubli, peur de jamais plus, peur du silence, peur des mots, peur des langues, peur de leur dire, peur des images

La peur résonne dans ces murs blancs, ça tappe les murs ,
ça tambourine, ça hurle en fait, oui dans le silence ça hurle
dans les corps

**ça va pas ça va pas ça va pas ça va pas ça va pas
ça va pas ça va pas ça va pas ça va pas ça va pas
ça va pas ça va pas ça va pas ça va pas ça va pas
ça va pas**

Pas ça

**Tout va bien se passer Tout va bien se passer tout
va bien se passer tout va bien se passer tout va
bien se passer Tout va bien se passer tout va
bien se passer tout va bien se passer tout va bien
se passer Tout va bien se passer tout va bien se
passer tout va bien se passer tout va bien se pas-
ser Tout va bien se passer tout va bien se passer
tout va bien se passer tout va bien se passer**

J'ai rencontré un anesthésiste qui m'a expliqué que ce que j'appelai un parking à corps endormi, servait à nos corps endoloris anesthésiés, de tout reconnecter. On reconnecte à ce moment là, le cerveau avec les membres qu'il gère, le corps qu'il manoeuvre .

Comme si les fils du pantin devaient être rattachés pour pouvoir y jouer à nouveau.

Frida aussi elle attendait.
Elle attendait que son corps se rassemble
Que ses os se rabibochent

Elle regardait les jours s'ouvrir
Et les semaines fanées
Elle regardait les temps roulés,
Sur son corps corseté
Dans ses organes enrubannés,

J'ai attendu des minutes obèses dans une salle surexposée
d'un blanc foudroyant
d'un blanc à éblouir des taupes
d'un blanc à jaunir les banquises

On avait enlevé, au nom de lois médicales inconnues,
quelques congénères à mes dents d'ados
J'étais las d'être étendue,
au milieu de peaux vides,
comme un parking à patients,
une patienterie en somme,
un dépôt à corps endormis.

Kidnappée par une armée blanche,
je passais trois semaines bordée par ces femmes en blanc,
les mêmes qui livraient des perfusions de fatigue
Toutes les parties de mon corps testaient le contact au
matelas,
Comme rôtie à la lumière des néons blancs de la chambre,
je me tournai et retournai régulièrement.

Ma grand-mère m'avait dit « le jaune pour la cuisine c'est génial, c'est hyper chaleureux », elle avait donc peint sa cuisine dans un jaune « blé au soleil » pour y partager ses pots-au-feu. Elle était restée avec des bonnes sœurs bien longtemps pour son éducation, elle n'avait pas passé son bac.

Alors pourquoi, après une dizaine d'années dans un cycle architectural, et sûrement un passage à l'hôpital pour un gosse ou une cheville, un architecte décide d'ensevelir ce qui a de compliqué, long et douloureux d'un petit vernis blanc, froid et glacial, d'une couleur pâlotte et blafarde ?

Bloqués et programmés nous sommes, quand les pubs Ajax détox air max javelisent le monde prône une propreté blanche.

A plus grande échelle le monde ne fonctionnerait-il pas ainsi ? Bloqué dans un vieux monde archaïque, un peu catho, un peu facho ? Où le blanc des robes et des peaux, est pureté sainteté et propreté.

Etes-vous véritablement rassurés par ce blanc ? et vous êtes sincèrement persuadés que ce sera plus simple, pratique, sain, plus universel, plus commun. Comme si le blanc était une couleur commune ? Non ! la nature ça oui c'est commun, tu prends du bleu de la mer, un vert sapin de forêt, les beiges dorés des dunes et ça c'est du commun. Et là pas besoin d'aller faire un sondage en pourcentages et camemberts qui préfère le blanc bleu clair ou jaune criard.

Ah pour une image de blanc commune, si ! on a la banquise où il fait -50 au soleil, où tout est une question de survie, peu d'hommes peuplent ces terres, aucun bruit, le vide, le froid, et des étendues de blanc. Aucune fleurs y pousse, les animaux s'habillent de blanc pour y disparaître. BRAVO C'est une belle image d'hospitalité et de convivialité. Ça donne vachement envie de s'y poser avec "la Nausée", lire et d'attendre la fin.

**Les blouses blanches
flippantes ou accueillantes ?**

pour certains, elles sont repères pour s'orienter et communiquer

pour d'autres, elles sont "l'annonce du mal", le "début du pire", " le costume du boucher" ...

Des femmes en robes blanches qui défilent

Des mariés à l'Eglise

Des mariees soumises

Des mariees dévouées

L'église lieu de mort

L'église lieu de vie

L'église lieu de résurrection

L'hôpital lieu de mort

L'hôpital lieu de vie

L'hôpital lieu de résurrection

Page blanche

voix blanche

Nuit blanche

Balle à blanc

Chèque en blanc

Il ne reste plus rien

Dans *2 automnes et 3 hivers* Sébastien Betbeder

l'hôpital est métaphorisé par la neige,

Vincent Macaigne dit :

*et soudain j'ai froid, vraiment très froid
c'est quoi tout ce blanc ça ressemble à rien
le vide absolu du blanc en face, du blanc derrière, du blanc en haut, du blanc
en bas, du blanc du blanc du blanc du blanc*

Une nuit, dans une chambre vide, d'un silence amorti, à m'en entendre avoir mal. Mon corps incliné à 30 degrés. Je vois principalement une arête et deux angles de la pièce. Sur le mur du fond, à gauche la porte, puis un panneau qui semble parler de consignes, un radiateur, une plinthe incurvée. J'ai dans mon sang quelques substances qui calment et alourdissent les organes, les muscles, les corps. Ma droite et ma gauche sont alors assez floues puis inexistantes. Ma zone d'observation se réduit donc à cette face et à la naissance du plafond dallé.

Et au milieu mon corps.

J'en vois mes jambes, des pieds sculptés en drap et le bout du lit, il y a une pochette avec des informations sur moi. Une astuce médicale frustrante pour ce corps allongé. J'attends que la porte s'ouvre. J'espère que dans la prochaine minute elle va s'ouvrir, j'espère que la personne va sourire, me parler sur quelques-unes de mes minutes, doucement. J'ai deux liens vers l'extérieur, dans ma main droite un carcé rouge sonnante, dans ma main gauche un portable. Avec ce portable, pas d'internet, pas de jeux, parfois quelques « ça va ? » de papa et des « je t'aime » de maman. Mais surtout des paris sur les minutes écoulées, un peu de mentalism pour deviner s'il est enfin 3 :36 ou 5:48

*Entre ces hauts murs qui nous encerclent, [le temps] est probablement plus présent, si compact et si ramassé qu'on peut le toucher. C'est ça qui est terrible. Nous avons la faculté de palper le temps comme une cuisse consentante.**

*Quand tu es dépendant des autres pour le moindre geste, il faut être pote avec la grande aiguille de l'horloge. ***

On n'a pas choisi l'option « télévision », qu'il devrait renommer « animation visuelle et sonore de chambre ».

*cette télévision qui crachait son bruit de fond toute la journée ça nous abrutissait [...] plongeait même dans un même état de détresse tristesse psychique sup aux affres que nous subissions à cause de nos petits problèmes de santé.****

On ne l'a pas à la maison, selon mes parents c'est culture beauif c'est pop culture. C'est M6, feuilletons, images chocs, propos vides,... Pour les gens qui n'ont ni l'accès, ni l'envie de la lecture, des musées, de la nature. Alors je me suis dit à ce moment là que tous les murs de chambres devraient être recouverts d'images en vie, des écrans qui grouillent de gens, des rires, ... Monsieur télévision il l'a peut être inventé pour une personne coincée-alitée sa télévision. Y avait bien une fenêtre de laquelle on pouvait voir la cime d'arbres (tout au plus).

* BOUANINI, Ahmed, *L'hôpital : Récit en noir et blanc*

** GRAND CORPS MALADE, *Patient*

*** ONPC-20 mai 2017-Sylvain Tesson- interviewé par Laurent Ruquier

*Ce n'est pas un simple outil de divertissement. Elle est parfois le seul lien avec
l'extérieur et joue un rôle important pour le moral **
*L'environnement n'est pas ce qu'un simple décor. La plupart des recherches en
psychologies traitent pourtant l'environnement comme un décor dans lequel
il faut composer et le considère au mieux comme une variable perturbatrice (*
*parasite) des phénomènes étudiés.***
*La chambre d'hôpital est un cocon insidieux qui petit à petit rend effrayant
l'espace réel, l'extérieur, même le couloir.*
*L'espace contribue ou démolit sans que l'on s'en rende compte ****

* BRUN, Nicolas, *chargé de mission à l'Union nationale des associations familiales (Unaf).*

** GUIBERT, Hervé, *Cytomegalovirus : journal d'hospitalisation, 2004*

*** Entretien avec É. Pélegrin-Genel (le 25 septembre 2009).

*Rapprocher l'architecture des patients. Chercher à comprendre comment l'architecture peut s'intégrer dans la thérapie. Non pas parce qu'on peut faire des miracles, mais parce qu'on va participer à une relation, à la création d'un sentiment aussi simple que celui du bien-être ou du mieux-être.**

Victor Castro le raconte, l'architecture peut participer au soin du malade. Margaret Keswick Jencks le démontre aussi à partir des années 90. Malade d'un cancer, elle écrit que les espaces d'attente avant les chimiothérapies, les radios ou tout autre soin quotidien affectent son moral. Elle raconte des espaces «délaiés», «couloirs sans fenêtre éclairés par ces lumières fluorescentes», pour conclure :

si l'architecture peut démoraliser les patients et contribuer à l'énerverment extrême et mental, elle pourrait à l'inverse avoir une vertu réparatrice.

Nous devons d'accompagner des avancées médicales par des avancées architecturales. En somme, une relecture des besoins, une écoute des émotions ...

Notre société (capitaliste) est principalement basée sur le gain, de temps ou d'argent. l'architecture est entrée dans cette spirale, mais dans le cas de l'architecture hospitalière, il serait bon qu'elle retrouve son rôle protecteur. Ancrée. Solide. Bienveillante. L'architecture vient envelopper le patient, dans la précipitation de ses soins. L'hôpital serait un refuge pour nos corps en faillite.

L'architecture de l'hôpital doit aussi raconter la confiance et l'apaisement. Quand je rentre chez moi, personne ne m'accueille. Et pourtant les odeurs, les formes quotidiennes, les gestes habituels m'apaisent. La mémoire au bout des doigts, là où les mots cessent d'appeler. Il y a une reconnaissance immédiate entre l'architecture et le corps.

Les émotions sont difficilement réinscriptibles, raison pour laquelle j'ai utilisé plusieurs moyens pour formuler mon propos et initier ma recherche.

Ce regard sur les lieux de soin, l'attention prêtée aux émotions liées à l'attente est devenu au fil de mes recherches, l'occasion pour moi dénoncer le dysfonctionnement plus large de la société entière.

La pièce où argent, économie, accueil, humain, temps ,efficacité se télescopent. Cette pièce c'est l'hôpital, la salle d'attente, le cabinet....

Ce mémoire illustre de manière sensible, à travers un regard créatif la désolation de ces espaces et du peu d'intérêt qu'ils suscitent auprès de l'assistance publique et des architectes.

C'est ce paradoxe que j'ai voulu creuser, analyser pour mieux comprendre le rôle que je me suis donné. Je me suis concentrée sur ces espaces qui a priori n'intéressent personne, ces situations banales dans une architecture quotidienne. Aujourd'hui, à l'hôpital, le temps de la maladie est parsemé de

non-lieux.

- AGACINSKI, Sylviane, *Le passeur de temps : Modernité et nostalgie* , 2000
- BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, 1957
- BARONE, Francesca Prometea, *Le vocabulaire de la patience chez Jean Chrysostome...dans Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 2007
- BAUBY, Jean-Dominique, *Le scaphandre et le papillon*, 2007
- BOUANINI, Ahmed, *L'hôpital*, 2012
- BOURDIEU, Pierre, *La misère du monde*, 1993
- BUTOR, Michel, *Patience*, 1991
- CANTAL-DUPART, Michel, *Un hôpital urbain idéalement implanté dans la ville*, 2012
- CASSOU-NOGUÈS, Pierre, *La mélodie du tic-tac : et autres bonnes raisons de perdre son temps*, 2013
- Cerveau et psycho n°33, *Comment l'architecture influe sur la pensée*, Mai 2009
- Charte du patient hospitalisé no 95-22 du 6 mai 1995 : droits des patients hospitalisés*, APHP
- DE KERVASDOUÉ, Jean, *La qualité des soins en France*, 1999.
- DE KERVASDOUÉ, Jean, *L'hôpital*, Que sais-je ?, 2004
- DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes*, 1964
- DELION, Pierre, *L'autisme et la psychose ...*, 2000
- FABIANI, Jean Noel, *C'est l'hôpital qui se moque de la charité*, 2016
- GRAND CORPS MALADE, *Patient*, 2012
- GRIMALDI, Nicolas, *Ontologie du temps : L'attente et la rupture*, 1993
- GUIBERT, Hervé, *Cytomegalovirus : journal d'hospitalisation*, 2004
- HALL Edward, *La dimension cachée*, 1978
- HIRSCH, Emmanuel, *L'hospitalité : une éthique du soin*, 2011

KLEIN, Etienne, *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*, 2007

LEBRE, Jérôme, *Eloge de l'immobilité*, 2018

MACE, Marielle, *Sidérer; Considérer*, 2017

MALINCONI, Nicole, *Hôpital silence ; Suivi de L'attente*, 1985

MONTANDON, Alain, *Lieux d'hospitalité : études réunies en 2011*

PASTOUREAU, Michel, chap : le blanc dans *Le petit livre des couleurs*, 2014

PIERRON Jean-Philippe, *Une nouvelle figure du patient ? Les transformations contemporaines de la relation de soins*, 2007

PERROT, Michelle, *Histoire de chambres*, 2009

RANCIERE, Jacques, *Les temps modernes : art, temps, politique*, 2018

RESNIK, *Hospitalité et transfer* 11eme journées de psychothérapie institutionnelle Marseille 1997 Hopital la Timone

SANSAL, Boualem, *2084 : la fin du monde*, 2015

TESSON, Sylvain, *Les forêts de Sibérie*, 2011

VARDA, Agnès, dans *Causerie n°2* , Documentaire d'Agnès Varda, 2016, 52mn

Le nouveau CHU de Nantes commence à prendre forme dans les esprits. Les photoshops futuristes et vendeurs abondent, pour promouvoir un nouvel hôpital

Les plaquettes de présentation nomme ce projet «hôpital de demain». Je m'attends alors à entrevoir, sur ces quelques pages, tout le génie de notre époque, du rêve, de la science fiction. Il y a effectivement une fiction, dans laquelle les personnages principaux, les patients, ont bien été évincés par le progrès technologique.

Je parcours la brochure de démarche participative, celle de présentation «L'hôpital de demain, le CHU se dessine» et «L'hôpital de demain se construit à Nantes.»

Il n'y a pas le mot «émotion». Il n'y a pas les mots «peurs» ou «angoisses». Il n'y a pas les mots «salle d'attente». Il y a 30 fois le mot «patient». Il n'y a pas le mot «patienter».

Dans la rubrique «Connecté», il y a la phrase «c'est le parcours du patient qui doit être repensé». Dans le même paragraphe, «numérique» «connexion» «innovations digitales» «domotique» «portail» «informatisée et automatisée». Je pense lire un guide pour faire mes courses en ligne chez Monop.. Il n'y a plus de caissière, ça va vite, c'est automatique ! c'est pratique ! C'est le futur quoi !

Tous ces «demain» parlent d'un futur où finalement pas grand chose a changé. Tout est sûrement plus technologique encore. Tout ne sera que machine. Machine à laver, machine à café, machine à pain, machine à coudre, machine à recoudre, machine à soigner. Je vois une zone d'attente de diagnostic. L'acmé du stress, de la tension, de l'angoisse. Le corps est contracté, l'esprit est tendu, la peur a figé le diaphragme.

On m'annonce joliment que les rues, les chemins, les allées seront plantés, fleuris, que la vue sur la Loire viendra nourrir les yeux des patients allités.

Mais la forme blanche de ces interminables couloirs dessine la même monotonie habituelle.

Nord Architects propose une ballade dans le centre de soin de Copenhague, des parcours sinueux, ponctués de nouvelles vues surprises sur le paysage. Tel un jardin à l'anglaise, ce centre de soin organise la promenade, ponctue les boulevards par des échappées de verdure.

De belles intentions

R. Rogers, Module Aram, projet d'hôpital mobile 1970

Pierre Riboulet, Hôpital Robert Debré, 1988

Margaret Keswick Jencks, Maggie's Center, 1995

Frank Gehry, Dundee, Ecosse, 2003

Zaha Hadid, Fife, Ecosse, 2006

V.Castro, hôpital psychiatrique de Beumont sur Oise, 2010

Nord Architects Centre de soins de Copenhague, 2011

Seine Design – Hôpital psychiatrique de jour, 2011

....

Quel est ton plus long moment d'attente ? Peux tu le décrire ? Ou étais tu ? Que faisais tu ? Il y a quoi autour de toi ?

M : Un long moment d'attente, je pense que ça a duré 6h environ. J'étais avec mon père, on voulait rendre visite à ma mère. Nous étions à Rangueil, hôpital toulousain, 7eme étage, salle d'attente du service de réanimation. Les visites débutaient à 14h / 14h30 et nous sommes repartis, de nuit, sans avoir pu voir ma mère. C'était long et frustrant. Surtout que nous venions la voir tous les jours, pendant deux mois.

Devant moi il y avait une petite table, avec ces fameux magazines (pas si anciens finalement). J'en ai lu plusieurs, mais ce n'est jamais très intéressant. Pour ne pas être agacée, je trouvais des stratagèmes : j'ai installé des jeux sur mon téléphone. Ça me permettait de ne penser à rien.

L : Pour l'opération de mes dents de sagesse, j'ai été ouliée dans la salle de réveil, alors super réveillée et consciente, j'étais à côté de malade trop mal en point, qui étaient opérés de trucs super graves.

Quelles sont pour toi les matières- matériaux de l'hôpital ?

M : Le lino. Le plastique. Les objets à usages uniques.

L : Le métal des outils chirurgicaux, les charlottes en non tissé.

Quelles sont pour toi les sons de l'hôpital ?

M : Il n'y a pas pire endroit pour dormir, se reposer qu'une chambre d'hôpital. Suivant le service, soins intensifs, réanimation, un(e) infirmier(e) peut venir faire des soins toutes les quatre heures, parfois toutes les deux heures.

Ma mère était constamment reliée à des machines qui bipaient, vibraient, et parfois sonnaient comme des alarmes aux moindre soucis, ou lorsqu'il n'y avait plus de produit.

Dans une salle d'attente, il arrive que le silence soit très pesant. Du coup je ne sais pas si je préfère les bruits de l'hôpital ou les moments sans bruit dans les salles d'attentes.

L: Le son des mots de la maladie, des gémissements, du silence flippant...

Quel est ton avis sur les blouses blanches ? rassurante ? utile ? flippante ?

M: Les blouses blanches, ce sont les médecins. Le corps infirmier, les internes, n'en portent pas. Les medecins sont ceux que j'ai le moins vus. Lorsque je vois une blouse blanche, ça veut dire que je vois un médecin. Que je peux poser des questions. C'est eux qui prennent les décisions les plus importantes.

L : La venue des blouses blanches signifie souvent une annonce majeure, sortie ou nuit supplémentaire, opération réussie ou non.

Le milieu "hospitalier" porte t il bien son nom ?

M : On peut y être soigné, nourris, hébergé. Je pense que oui.

L : Non, car on souhaite toujours en partir vite.

Peux tu me parler de l'accueil,de l'hospitalité ? Comment fais tu la différence entre les deux ?

M : Tout dépend du service. Tout dépend de la personne à qui on s'adresse.

Dans certains services de réanimation, l'accueil se fait par un interphone. On ne peut pas y entrer à plus de deux visiteurs par patient.

Dans certains services il n'y a pas d'accueil.

L : Il peut y avoir un bureau d'accueil, mais aucune hospitalité, s'il reste un fonctionnement de numéro de malade.

Quelle est ta définition de la patience ?

M : Prendre de la distance par rapport à une situation, un évènement. Patience rime souvent avec attente.

L : Essayer de se détendre dans une ambiance qui n'est pas propice.

Quelle est ta définition du patient ?

M : Le patient attend de sortir de l'hôpital. Le patient est la personne qui attend le plus. Il porte bien son nom.

L : L'acteur -passif de la patience

Peux tu me parler du temps dans un hôpital ? Comment s'écoule t il ? Comment se manifeste t il ?

M : Tout dépend des jours. Si beaucoup de gens de la famille viennent visiter la même personne, le temps passe normalement. Si on est seul, le temps est long.

Je ne pouvais pas rester plus de 2h en salle d'attente sans sortir prendre l'air.

L : Le temps est très lourd à vivre, on espère toujours qu'il passe plus vite, pour guérir, pour sortir plus vite. Le temps qui passe n'est pas réglé par les aiguilles, mais par le tempo des passages de soignants.

Des critiques, des suggestions concernant ce lieu-système qu'est l'hôpital ?

M : C'est un environnement rude. J'ai du respect pour les gens qui y travaillent.

Le soucis, c'est que parfois il y a des abus.

Manque d'effectifs soignants = moins de temps passé avec chaque patient. Tout se fait plus vite, on prend pas le temps.

J'ai déjà croisé des familles qui étaient très agressives avec le personnel car c'est difficile de garder son calme quand il y a des vies en jeu.

L : On ne peut pas demander à du personnel soignant, mal payé et surchargé, de prendre soin de plus en plus de patients. Ces malades sont parfois produits par la société, ou son environnement alors c'est une boucle débile.

Quel lieu (partie de l'hôpital) as tu le plus traversé, piétiné, foulé, vécu ?

M : Les services de réanimations de Ranguetil et de Purpan.

Des endroits un peu particuliers, que je trouve insupportables. On passe devant des box (et non des chambres) où les gens ne sont pas dans un très bon état.

L : Le mini coin café, où les accompagnants relâchent la pression, donc pleurent ,soufflent en cachette.

Comment selon toi les 5 sens sont ils traités dans l'hôpital ?

M : Ce ne sont pas des endroits pour qu'on s'y sentent bien.

Je crois qu'ils ont été pensé de manière pragmatiques.

Le pire c'est l'odeur.

L : Ils ont pensés aux maladies, pas aux malades.

Retranscription de discussions avec M. et L.

Remerciements

à Pauline MARCHETTI - co-fondatrice de Sensual Studio,
architecte DPLG et directrice de ce mémoire -
pour sa bienveillante exigence

à Juliette MENARD - mon amie et designer- pour ses yeux
de relectrice et critique

à Monsieur Calvitie et Madame Cigarette de l'Institut Fran-
çais d'Athènes, pour leurs conseils de lecture et leurs aides
pour me procurer des ouvrages

à Maëlle, Sophie, JN, Anne-Claire, Pauline, Anny, Fabrice
et Pascale, ... pour leurs récits et leur confiance

à Justine FONTAINE et Pablo BARDINET : mes amis et
Stéphane DEGOUTIN, Clémence MERGY, Anna SAINT
PIERRE, Jean-Jacques RULLIER pour quelques moments
de discussion et très bons conseils

à ma famille pour leur belle patience !

merci

137 minutes

